APERÇU HISTORIQUE

SUR

LA MÉDECINE CONTEMPORAINE

DE L'ALLEMAGNE.

Sous presse, du même auteur :

PARIS MÉDICAL, 2e édition (en allemand);

à Carlsruhe, A. BIELEFELD;

à Paris, GERMER BAILLIERE, rue de l'École-de-Médecine, 17.

Paris. — Rignoux, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue Monsieur-le-Prince, 31.

APERÇU HISTORIQUE

SUR LA

MÉDECINE CONTEMPORAINE

DE L'ALLEMAGNE,

Par S.-J. OTTERBOURG,

Docteur en Médecine des Facultés de Paris et de Munich,
Chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique,
Membre de la Société médico-pratique de Paris,
Membre correspondant de la Société impériale et royale des Médecins de Vienne,
de la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles
et de la Société Vésalienne de la même Ville, etc. etc.

PATHOLOGIE INTERNE.

PARIS.

GERMER BAILLIERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue de l'École-de-Médecine, 17;

CARLSRUHE, A. BIELEFELD.

1852

A M. CHOMEL,

Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Membre de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur, etc.

Témoignage de profond respect et de bien vive reconnaissance.

A M. LE DR RIEKEN,

Médecin de S. M. le Roi des Belges,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
de l'Ordre de Léopold, des Ordres de Saxe, de Bade, etc.

Témoignage d'amitié et de haute considération.

A M. LE DR HENRI ROGER,

Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin des Enfants Trouvés,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Hommage et souvenir affectueux.

Ubi lux, ibi umbra.

L'Allemagne, dans la culture des sciences médicales, n'a pas dérogé aux principes généraux qui dirigent, dans l'époque où nous vivons, le mouvement des travaux de l'esprit ; tout, dans ces derniers temps, y est devenu matière à discussion : aussi a-t-elle repris un à un les dogmes de son antique édifice scientifique, et a-t-elle appelé dans l'arène tous ses coryphées pour discuter ces dogmes. pour les rejeter ou les accepter.

Dans ce grand mouvement vers un positivisme scientifique, les sciences naturelles, cette base de toute connaissance dans l'art de guérir, ont marché de front et avec un tel élan, qu'elles ont valu à l'Allemagne la plus juste admiration. Sous l'influence de cette étonnante activité, en face de travaux si nombreux sur toutes les parties de la science, la médecine allemande ne pouvait rester stationnaire dans ses conceptions. Dans l'intervalle d'un demi-siècle à peine, il lui fallait à chaque nouvelle découverte, à chaque pas qu'elle se frayait dans cette voie de progrès, apporter des changements successifs dans sa manière de voir. De cette lutte si remarquable et si intéressante, sortirent les écoles et les doctrines dont nous donnons, dans ces feuilles, un aperçu limité, *en déclinant la prétention* (nous le déclarons d'avance) *d'avoir épuisé une matière si curieuse et si*

riche (1); il devait nous suffire d'indiquer la voie, afin d'encourager et d'exciter le désir de remonter aux sources.

Dans le développement de la médecine contemporaine en Allemagne, *deux tendances* principales ont continuellement dirigé la marche du progrès : la première, manifestée par une étude incessante du diagnostic des états morbides; la seconde, par des efforts nombreux vers la thérapeutique.

Ces tendances, ces écoles, ces doctrines, forment ensemble le foyer des lumières de l'Allemagne médicale. Divisés quant aux principes de leurs conceptions, tous les travailleurs s'unissent dans l'application de la science, et l'on peut dire aujourd'hui qu'il ne règne en Allemagne qu'une seule école, qu'on aime à nommer *physiologique*, mais que j'appellerais avec plus de justesse peut-être une *école éclectique rationnelle*, ayant pour devise l'adage salutaire : *In medio virtus.*

Que l'Allemagne continue à cultiver le progrès avec le même esprit philosophique, qu'elle modère son élan par le scepticisme si nécessaire dans l'étude de la science; qu'elle n'oublie jamais, dans son zèle pour l'expérimentation, pour les investigations chimiques et microscopiques, le point de vue pratique qui doit primer tous les autres; qu'elle n'oublie non plus jamais que la vocation du médecin se résume en un sacerdoce de consolation et de dévouement pour l'humanité souffrante.

---

(1) Nous ferons paraître prochainement, comme complément de l'*Histoire de la médecine contemporaine de l'Allemagne :* 1° *Pathologie externe* (chirurgie, accouchements); 2° la *Pratique en Allemagne;* 3° ses *Eaux minérales.*

TENDANCES PATHOLOGIQUES.

2

PATHOLOGIE GÉNÉRALE (1).

Profess. HENLE, *Handbuch der rationellen Pathologie;* Brunschwig, 1849.
BONNORDEN, *Allgemeine Heilkunde;* Stuttgard, 1851.

PATHOLOGIE SPÉCIALE.

Profess. FUCHS, *Lehrbuch der specielle Nosologie*, etc.; Göttingue, 1847.
WUNDERLICH, *Pathologie und Therapie;* Stuttgard, 1849.
BAUMGARTNER, *Handbuch der speciellen Krankheiten,* etc.; Stuttgard, 1849.
NAUMANN, *Handbuch der Med. Klinik*, 1849.
CHOULANT, *Specielle Pathologie*, etc.; 1851.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Profess. BOCK, *Lehrbuch der pathol. Anatomie;* Leipzig, 1847.
Doct. HÖEFLE, *Chemie und Mikroscopie am Krankenbett* (Chimie et microscopie au lit du malade), 2e édit., 1850.
Profess. SKODA, *Percussion et auscultation*, 4e édit.; Vienne, 1850.

---

(1) Nous ne donnons que quelques ouvrages sur chaque matière, ayant l'intention de publier plus tard une bibliographie complète de l'*Allemagne médicale*.

ÉCOLE DE L'HISTOIRE DE LA NATURE.

Quand le système de Brown eut peu à peu perdu en Allemagne les hommes qui s'étaient le plus dévoués à sa cause, il survint dans la science d'outre-Rhin un moment d'interrègne, durant lequel apparurent les doctrines les plus diverses, se résumant toutes dans un vitalisme plus ou moins absolu. Il appartint à Reil, à Blumenbach et à Hufeland, ces trois champions de la science, de le propager ; à Hufeland surtout, qui régnait alors avec éclat sur l'Allemagne médicale. Toutes ces doctrines d'un *procédé dynamo-galvanique de la vie*, d'un *nisus formativus*, d'une *force vitale*, etc. etc., avaient la prétention de se substituer à l'œuvre de l'illustre médecin écossais, mais aucune ne put obtenir une durée égale, ni conquérir la même popularité. Des luttes sans fin, des idées sans grandeur et sans prépondérance, un éclectisme bâtard, incohérent et stérile: voilà tout ce qu'elles engendrèrent. Lasse de cet état de chaos et d'anarchie, et voulant se ranger à toute force sous le drapeau d'un parti capable de la dominer et de la conduire en avant, la science allemande mit alors son salut dans les destinées d'un brillant système qui s'élevait à l'horizon de la philosophie, le *système de l'identité absolue*. La philosophie et la médecine de toute grande époque se lient intimement, se prêtent un mutuel secours, agissent et réagissent sans cesse l'une sur l'autre. Platon puise dans les idées d'Hippocrate, et les successeurs du vieillard de Cos puisent dans les écrits de Platon. La physiologie antérieure au cartésianisme alimente la physique de ce système, et le cartésianisme engendre les théories de Stahl. Autenrieth inspire Schelling, et Schelling inspire l'école de l'histoire de la nature.

La doctrine de l'identité absolue de Schelling se compose de deux termes parallèles: l'un qui embrasse le domaine du monde moral, l'autre qui comprend les faits de l'ordre matériel; la philosophie transcendentale et la philosophie de la nature, comme on dit en Allemagne. Or, pendant que Daub appliquait la première à la théologie, Buchner à la morale, Bachmann à l'esthétique, d'autres hommes transportaient la seconde dans les sciences naturelles: Oken dans la zoologie, Steffens dans la géologie, Döllinger, Görres et Schubert dans la physiologie, Marcus et Troxler dans la pathologie. Mais comme, parmi ces derniers savants, les uns négligeaient les faits pour les idées purement spéculatives, il s'ensuivit que beaucoup, mettant l'erreur à la place de la vérité, tombèrent dans l'enthousiasme le plus extravagant, devinrent plus ou moins mystiques, se discréditèrent en faisant intervenir à chaque pas le supernaturalisme de la foi au milieu des mystères qu'ils cherchaient à dévoiler.

L'école qui porte le nom de *système de l'histoire de la nature* est la continuation, l'héritière directe, la fille légitime des idées de Schelling, appliquées pour la première fois à la médecine, vers le commencement de ce siècle, application pleine de périls et d'attraits à la fois.

L'organisme, suivant les dogmes de l'histoire de la nature, se développe de bas en haut. Avant d'arriver à son type permanent et suprême, l'homme traverse une multitude de formes propres à des types inférieurs; avant d'être mammifère, il est oiseau; avant d'être oiseau, reptile; avant d'être reptile, poisson, etc. etc. Schelling, à qui appartient ce dogme, alla plus loin : il pensa que la même métamorphose avait lieu dans l'organisme malade. Cette dernière idée n'était qu'en germe dans les écrits de cet illustre philosophe, et fut développée par ses partisans, qui lui imprimèrent deux directions tranchées en pathologie.

Se fondant sur ce que, chez les animaux inférieurs, tantôt c'est un appareil ou un organe qui prédomine, et tantôt c'est un autre, tandis que chez l'homme seul existe un certain équilibre entre les

divers instruments de l'économie, les pathologistes de l'école de l'histoire de la nature en induisirent que, chez l'homme à l'état de maladie, le type se transforme; qu'au lieu de monter, comme à l'état normal, il s'abaisse; qu'il revêt un type quelconque qui appartient normalement à une classe inférieure d'animaux. Ainsi, par exemple, suivant ces auteurs, le type de l'homme, dans les affections gastriques, descend à celui de l'espèce bovine; car la langue est blanche, l'urine trouble et épaisse, comme chez les animaux de cette espèce; les renvois et les vomissements sont analogues à la rumination. Dans le rachitisme, l'homme se rapproche des mollusques; dans l'hydropisie, son type s'identifie à celui des vers hydatides, etc. etc.

La maladie n'est point une simple négation de la vie normale, un *minus*, mais bien une réalité, un changement dans la composition intégrante de l'organisme, une création nouvelle qui parfois imite la forme des dernières classes de l'échelle zoologique; elle impliquait dans l'organisme la conservation d'un certain reste de santé, sans lequel la vie se fût manifestée et développée sous une autre forme, sans lequel l'homme, cessant d'appartenir à sa classe, fût tombé dans une classe animale inférieure.

D'autres pathologistes de la même école, profondément versés dans l'étude des sciences naturelles, ayant surtout une haute et vaste connaissance des faits d'anatomie, de physiologie et de pathologie comparées, allaient plus loin encore : ils admettaient que la maladie était un être distinct de l'organisme, un corps qui lui était étranger, un animal d'une classe inférieure, qui s'implantait en quelque sorte au sein de l'économie humaine, et qui y vivait à ses dépens. De là toute une théorie connue sous le nom de *parasitisme* (Jahn, Stark, et Hoffmann). L'acarus de la gale, la découverte du *polystoma sanguicolum*, faite par Chiaje dans le sang provenant de la pneumorrhagie des phthisiques, et d'autres faits analogues qui sont réels, sont les arguments qu'on invoque à l'appui de cette théorie, dont la généralisation est pour le moins prématurée.

La vie de l'homme se compose de deux éléments opposés et toujours en lutte, l'élément organique et l'élément inorganique; le principe *égoïste,* qui tend sans cesse à se séparer de l'ensemble, et le principe *planétaire,* qui incline constamment à absorber l'autre. De l'équilibre de ces deux éléments, provient l'intégrité de l'organisme, c'est-à-dire la santé; de la prépondérance passagère du principe planétaire, résulte la maladie, et de sa victoire complète et permanente, la mort.

D'après les physiologistes de l'école de l'histoire de la nature, le principe d'une maladie, l'élément pathogénique, est quelque chose de matériel, une réalité toujours identique au fond, mais qui se diversifie suivant une multitude de circonstances. La forme d'une maladie est constituée par trois ordres de conditions :

1° La nature de la puissance morbifique;

2° Les propriétés de l'organe sur lequel agit cette puissance;

3° L'individualité du sujet malade.

Chaque puissance morbifique n'exerce son influence que sur un organe qui lui correspond. De là point de maladies communes à la totalité de l'organisme, mais seulement des lésions locales. Si l'état pathologique implique toujours l'intégrité d'une certaine portion de l'économie, il est évident que tous les organes ne peuvent jamais s'altérer en même temps. D'ailleurs une lésion générale ne serait point une maladie, ce serait la mort.

Dès qu'une puissance morbifique a produit une maladie, le principe conservateur de la vie entre en exercice pour lutter contre la mort. Alors apparaissent deux catégories très-distinctes de phénomènes : des signes qui traduisent le maintien de la lésion, ou tendance à s'accroître, et des signes qui indiquent un effort contraire, un mouvement vers la guérison; en un mot, des symptômes de maladie et des symptômes de réaction.

La catégorie des symptômes de réaction, autrement dit la fièvre, n'est autre chose que la participation de l'économie au désordre d'un organe; elle n'est point la maladie en soi, mais seulement son apparence, son ombre en quelque sorte. L'organisme n'est point

lésé, parce qu'il survient de la fièvre; la fièvre survient, parce que l'organisme était antérieurement malade. Si la fièvre constituait le fond du désordre, le malade serait guéri dès qu'elle aurait cessé, ce qui n'existe point dans beaucoup de cas.

La réaction fébrile se manifeste selon trois modes : elle est ou *régulière,* ou en excès, ou insuffisante; de là l'*éréthisme,* la *synoque* et la *torpeur*. De même que la fièvre, l'inflammation a ce triple caractère. Dans l'éréthisme, elle établit son siége au milieu du système capillaire; le volume des petits vaisseaux sanguins augmente seul, ou bien il se développe de nouveaux vaisseaux dans les tissus qui en sont naturellement dépourvus. Dans l'inflammation qui revêt la forme synocale, les capillaires se changent, pour ainsi dire, en artères; dans l'inflammation torpide, ils tendent à se convertir en veines : leurs parois se relâchent, comme dans l'inflammation chronique des muqueuses, dans les polypes, etc.

Les lésions internes sont engendrées de deux manières : spontanément ou par voie de contagion. Un développement analogue à celui des animaux infusoires constitue la nature commune des maladies spontanées; une acrimonie, c'est-à-dire une altération spéciale survenue dans l'état chimique de l'économie, est la cause prochaine des affections contagieuses, qui naissent toujours des maladies spontanées.

Tout principe contagieux se compose de deux éléments : une base ou un corps, et un pouvoir animateur ou une force. Le premier de ces éléments, le corps, est tantôt liquide, comme dans la syphilis et la rage; tantôt réduit à l'état de vapeur, comme dans la fièvre jaune; tantôt gazeux, comme dans la scarlatine; tantôt enfin il réunit ces trois formes, comme dans la variole, par exemple. Le pouvoir animateur des principes contagieux a beaucoup d'analogie avec le fluide électrique.

Les maladies peuvent se terminer par des crises; celles-ci sont de deux sortes, générales ou locales. Les premières sont celles qui s'effectuent par l'urine et par la sueur; les secondes, celles qui s'opèrent

par les hémorrhagies, les selles, les vomissements, le sommeil dans les affections du cerveau, etc.

En thérapeutique, deux ordres d'indications : des indications spéciales et des indications générales. Les premières sont dirigées contre les puissances ou les causes de la maladie ; les secondes, contre ses formes ou ses caractères. Or il y a autant de médicaments particuliers que de puissances morbifiques particulières ; et de même que chaque élément pathogénique atteint une partie déterminée de l'économie, chaque ordre de moyens curatifs exerce une influence toute locale, agit sur tel organe ou sur tel système, et non pas sur tel ou tel autre. L'arsenic et l'acide hydrocyanique, par exemple, qui occupent les deux extrémités de l'échelle des poisons, agissent tous les deux exclusivement sur la moelle épinière, quoique l'un y détermine l'inflammation, et l'autre la paralysie.

Parmi les excitants, l'ammoniaque modifie le système vasculaire, et les cantharides, le système génito-urinaire. Parmi les narcotiques, classe dans laquelle entrent les corps où le carbone et l'hydrogène prédominent, le tabac, l'aconit, la ciguë, le rhododendron, agissent sur tout le système nerveux à la fois ; la belladone, la jusquiame, la laitue, sur le système ganglionnaire d'abord, et secondairement sur le cerveau ; l'opium et toute la famille des papavéracées, sur le cerveau seulement ; l'acide hydrocyanique, les amandes amères, le laurier-cerise, sur la moelle épinière d'une manière exclusive.

La classe des amers forme la transition à la classe des narcotiques, et se confond parfois avec elle. De fortes doses de quassia amara, par exemple, produiraient les mêmes effets que les sédatifs purs, et cela par une raison que la chimie peut fournir, parce qu'après les narcotiques, les amers sont, de tous les végétaux médicamenteux, ceux qui renferment le plus de carbone.

Mais, si l'influence d'un médicament sur l'économie est d'autant plus prononcée que l'homme s'éloigne davantage de l'état de santé, il peut arriver aussi que l'état de maladie s'oppose à l'effet du médicament ou le contre-balance. Chez certains malades, par exemple,

le calomel à fortes doses est facilement supporté ; chez les personnes bien portantes, au contraire, il détermine d'habitude une salivation presque immédiate.

Quant aux indications générales d'une maladie, elles consistent à prendre en considération chacun des trois caractères que revêtent toutes les affections : l'éréthisme, la synoque, la torpeur. Au premier caractère, on doit opposer la méthode expectante ; au deuxième, les antiphlogistiques et les calmants ; au troisième, les toniques et les excitants.

De cette manière d'envisager les faits, du principe d'après lequel toute puissance morbifique agirait exclusivement sur un organe déterminé, il résulte d'abord qu'il n'y a point d'affections générales, de fièvres essentielles, ou autres désordres de toute la substance ; ensuite que la maladie est une réunion plus ou moins complexe de symptômes isolés, et dont aucun n'est et ne peut être pathognomonique. De là aussi, en nosographie, la préférence qu'on doit accorder à la méthode des botanistes, à la division des maladies en famille, genres, espèces et variétés, etc.

Telles étaient en somme les opinions des promoteurs de l'école de l'histoire de la nature. Schœnlein s'en déclarait le chef ; à côté de lui et sous sa bannière combattirent, avec plus ou moins de succès, les Marcus, les Pheuffer, les Eisenmann, les Fuchs, les Jahn et autres, abandonnant peu à peu, à mesure que la lumière de l'observation rationnelle éclaircissait leur trajet, tout ce qu'il y avait d'extravagant dans ce système. L'école de l'histoire de la nature venait à peine de voir le jour que déjà elle devenait une école de pure et sage observation. Elle fut contrainte à ctte heureuse transition par des luttes et des attaques sans mesure ; elle y fut conduite par le flambeau des sciences exactes, de l'anatomie pathologique, de la physiologie, qui rayonnaient alors avec tant d'éclat sur ce triumvirat de la science : la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

SCHOENLEIN (profess. à Berlin), *Allgemeine und spezielle Pathologie*, 4 vol.; publié par ses élèves, 1837.

C. W. STARK, *Allgemeine Pathologie*, etc.; Leipzig, 1838 - 1844.

F. JAHN, *Ahnungen einer allgemeinen Naturgeschichte der Krankheiten;* Eisenach, 1828.

Systeme der Physiatrik, etc.; Eisenach, 1838.

Les ouvrages d'EISENMANN, FUCHS, CANSTATT, C.-A.-W. RICHTER, etc.

ÉCOLE ANATOMIQUE ET DOCTRINE DES CRASES

(κρασις).

L'école de l'histoire de la nature, avons-nous dit, abandonnant le mysticisme qui la pénétrait, s'attachait de plus en plus à des investigations solides et rationnelles; la philosophie de l'identité absolue, qui avait entraîné ses partisans dans des idées plus ou moins hypothétiques, devint une *philosophie d'action*. Cette tendance salutaire, provoquée par les hommes les plus éclairés de l'Allemagne, puisait une force nouvelle dans le souvenir des travaux des hommes, tels que les Pinel, les Bichat, les Corvisart et les Laennec, pleïade illustre de génies qui appartient à la France. Mais ce fut surtout Bichat qui remplit l'Allemagne étonnée de sa gloire immortelle. Quoi de plus attrayant, en effet, pour l'esprit germanique, que la devise de ce génie : *Similis organorum textura, similis functio, similis morbi, similis morborum exitus, similis therapia !* Elle fut pour l'Allemagne, sinon une vérité absolue, inutile à discuter, du moins un stimulus énergique qui poussa en avant de nouvelles recherches. Dès lors aussi, nous voyons, dans les pays d'outre-Rhin, briller à l'horizon de la science les lumières les plus éclatantes. Des travaux éminents sortent de toutes les écoles; c'est un zèle difficile à décrire. Rien de ce que l'étranger avait produit ne fut oublié par l'érudite Germanie; tout servit à éclairer sa marche progressive; les travaux de Bell, de Hunter et autres en Angleterre, les travaux précieux de Magendie, de Flourens et d'autres esprits lumineux en France, furent connus et appréciés.

Au milieu de ces tendances vers le positivisme, il faut bien le dire, les promoteurs de l'école de l'histoire de la nature furent alors

les premiers et les plus ardents à la recherche de la vérité, aidés d'ailleurs qu'ils étaient par le puissant concours que les sciences physiques, la chimie, la microscopie leur fournissaient.

D'abord ces travaux furent poussés, comme en France, vers le même but erroné, c'est-à-dire dans une direction anatomique absolue : localisation de la maladie, négation des maladies générales, solidisme exclusif, dédain complet de l'étude du sang. Il fallut, comme en France, toute l'énergie des Chomel, des Andral, de l'Allemagne, pour s'opposer à ces exagérations pathologiques et pour les tenir dans de justes limites. Alors encore apparut la doctrine de Broussais, qui croyait trouver dans chaque tache de l'intestin la cause organique d'un dérangement général. Malgré le peu de sympathie qu'elle excita en Allemagne, cette doctrine vint cependant donner l'éveil sur le danger de plus en plus menaçant d'une pathologie purement anatomique. Ce matérialisme, trouvant dans l'altération palpable la cause de toute altération fonctionnelle, aurait, sans retour, conduit l'Allemagne médicale à des doctrines aussi funestes que celles qu'elle venait à peine d'abandonner; il aurait même fait oublier le bien que des recherches anatomiques, judicieusement entreprises (nous n'en exceptons pas celles du savant Broussais), ont apporté à la science. Mais, en Allemagne comme en France, il s'était trouvé des hommes de conviction pour combattre avec force les conclusions erronées de si séduisantes prémisses; comme Louis en France, munis de tous les moyens auxiliaires de notre époque, ils fixèrent la valeur des symptômes et prouvèrent que l'autopsie ne devait qu'apprendre à fixer le diagnostic et non pas à poser la connaissance de l'altération pathologique comme unique but de nos recherches.

Le pas ainsi fait, on ne pouvait plus s'attacher au solidisme pur enseigné par le scalpel; les différentes combinaisons des liquides devaient naturellement attirer de nouveau l'attention de l'Allemagne; je dis de nouveau, car antérieurement déjà maints esprits investigateurs avaient cherché à ébranler le solidisme moderne, en

détachant quelques parties importantes de son édifice. Parmi tant d'autres travaux, je rappellerai avec piété et reconnaissance le travail éminent de mon premier maître, de l'illustre Puchelt, de Heidelberg, sur les *maladies du système veineux* (1818, 1[re] édition, Leipzig). Tous ces travaux, déviant sous plus d'un rapport des tendances modernes, s'enchaînent avec des recherches ultérieures; mais il était réservé à notre époque de briser pour toujours la barrière qui s'interposait entre le solidisme absolu et l'humorisme exclusif.

A l'école de Vienne appartient l'insigne honneur d'avoir ouvert la marche dans cette grande entreprise scientifique; et quoique l'anatomie pathologique fût cultivée partout en Allemagne, ce ne furent pourtant que les Rokitanski, les Skoda, les Engel et autres qui, en livrant à notre admiration ces grands travaux, nous firent alors espérer une *époque de stabilité et de certitude* dans la science. Les lumières étrangères, les travaux de MM. Andral et Gavarret et d'autres furent connus et appréciés. L'école de Vienne marque donc une ère nouvelle dans la science allemande; elle part de ce principe que l'anatomie pathologique, aux limites de ses recherches, force pour ainsi dire l'observateur solidiste à une considération de l'état du sang, elle contraint ce dernier à reconnaître une *pathologie humorale*, avec d'autant plus de raison, qu'il reconnaît l'insuffisance des anomalies des *solides* pour expliquer la cause de la maladie et de la mort.

Voici quelques points principaux de la doctrine pathologique de cette école :

« Les anomalies (Rokitanski) ne sont que des altérations de l'organisme normal et de ses parties, un *état anormal* et excluant l'idée d'un *organisme indépendant*, *parasite*.

« Il n'y a pas d'organe qui ne puisse devenir malade de différentes manières.

« L'existence des maladies locales pures, indépendantes, depuis la simple inflammation, depuis la blennorrhagie jusqu'au tubercule,

au squirrhe, est prouvée par la vie propre des organes et leurs relations au dehors, par l'impression locale d'une excitation directe, ou venant d'autres organes. Ces excitations, en produisant indirectement ou par le système nerveux une altération locale dans le procédé vital de la faculté nutritive et sécrétoire, un échange réflété entre les vaisseaux contenus et le parenchyme, occasionnent ainsi des productions anormales dans leur quantité et leur qualité; et, quoique la nutrition et la sécrétion soient avant tout fondées sur une composition normale, elles dépendent pourtant, dans chaque organe et dans chaque tissu, de la *normalité de l'action vitale* spécifiquement inhérente à tel ou tel parenchyme. »

Des sécrétions anormales peuvent donc être produites par des influences sur le parenchyme, qui altèrent le matériel sécrétoire commun ; et, bien que l'anatomie ne s'occupe que des *maladies locales*, elle arrive, par ses conclusions, à reconnaître des maladies générales, maladies dont le siége ne peut être que dans le sang. Cette anomalie ou primaire ou secondaire, dans la composition du sang, est appelée par l'école *crase* (*anormale*), et la *dyscrasie* est le symptôme de la crase. « Nous pouvons nommer dyscrasie toute condition du sang qui dévie de la normalité, nom qui a une plus large acception que celle connue jusqu'à ce jour » (Engel).

Le rapport entre une crase anormale et l'inflammation est double; la crase, en effet, est tantôt consécutive, donnée par l'inflammation, tantôt elle est préexistante, primitive, et l'inflammation est un accident consécutif symptomatique, localisation de la crase.

Le développement d'une constitution dyscrasique du sang par suite d'une influence traumatique purement locale, influence qui produit une inflammation, démontre évidemment que l'inflammation n'est qu'un travail dyscrasique.

Entre les maladies des solides et les maladies de la masse du sang existe donc une double proportion. Ou bien la crase anormale est préexistante; l'affection primitive, c'est la maladie générale; sa localisation, c'est l'affection secondaire. Les formes sous lesquelles sa

crase se manifeste sont surtout l'hyperémie et la stase : l'*inflammation* ou l'*exsudation* (stase absolue); elle peut se manifester aussi sans exsudation, par des formations dans le système vasculaire (coagulation spontanée de fibrine altérée, formation de pus dans un gros vaisseau). Ou bien l'anomalie de la crase est *consécutive;* elle est la suite d'une maladie locale, d'un travail morbide, paraissant comme infection de la masse du sang par les produits de ce travail.

Les exsudations sont amenées dans la masse du sang, par résorption, au moyen des lymphatiques et des vaisseaux sanguins eux-mêmes, par leur entrée dans la cavité des vaisseaux d'une manière quelconque (pus dans les gros vaisseaux).

Les rapports entre les crases diverses et les organes sont très-variés : tantôt elles se localisent avec prédilection sur les muqueuses des voies respiratoires, dans les poumons (*crase fibrineuse*); tantôt sur la muqueuse de l'iléon (*crase typhique*), et sur les téguments (*crase exanthématique*).

Une maladie du sang étant donnée, elle est protopathique ou deutéropathique (*métachématisme*); elle est aiguë ou chronique, suivant la rapidité ou la lenteur de ses progrès, et cela dépendra avant tout de la dyscrasie, et, toutes choses égales d'ailleurs, du degré de la localisation dans un organe plus ou moins important.

Les terminaisons des maladies du sang consistent dans le retour à la composition normale de ce liquide, dans le retour de la libre fonction d'un organe malade sous l'influence de la localisation épuisante de la dyscrasie (tubercules et cancers perdent leur signification générale et deviennent maladies locales); ou bien la maladie du sang se termine par la mort, par suite de sa localisation dans des organes indispensables à la vie, et en raison de l'incapacité de la masse dyscrasique pour entretenir la réparation en général, et en particulier l'acte de la respiration et de la vivification du système nerveux.

D'après les principaux promoteurs de la doctrine des crases (Engel, Rokitanski), on distinguera les crases suivantes :

1° *Crases fibrineuses* (*hyperinosis* d'autres auteurs).

Ce mot est insuffisant, d'après Rokitanski. Avec la disposition à se coaguler en exsudations plus ou moins pures dans le système vasculaire, à partir du cœur jusqu'aux capillaires, ces crases constituent en général cette disposition du sang qu'on a appelée phlogistique, et à laquelle on avait toujours opposé la saignée, à tort, d'après les principes de l'école; le travail croupal, par la solidification de la matière fibrineuse, est une preuve à l'appui de l'opinion qu'il ne s'agit nullement ici d'une élévation *quantitative* du travail de la vie vers son côté plastique, mais bien d'une déviation *qualitative* dans la constitution de cette matière fibrineuse.

La pneumonie ordinaire, accompagnée d'une si forte hyperinose, est la localisation d'une crase préexistante, crase d'une prédilection remarquable pour les poumons et les voies respiratoires. La pneumonie typhique ne constitue jamais une crase fibrineuse.

Les crases fibrineuses sont ou protopathiques : localisation sur les membranes muqueuses des voies respiratoires (laryngée, bronchique, pulmonaire), sur les membranes séreuses et synoviales, etc.; ou deutéropathiques, issues d'une autre crase comme transport d'une crase typhique, exanthématique, cholérique; elles sont en outre maladies primitives spontanées, ou consécutives par infection du sang; elles sont fréquemment épidémiques.

Les productions de la crase fibrineuse localisée sont en partie capables de déformer les tissus (hyperthrophie), et en partie incapables de produire un tel effet, dissolvant les organes, les plaçant même dans une dissolution corrodante, puriforme, ichoreuse (exsudations).

Les crases fibrineuses laissent souvent, par suite de l'épuisement de la fibrine dans le grand travail d'exsudation, un état d'hypinose (défibrination), d'hydrémie, conduisant à la mort.

Elles finissent, en restituant à la constitution son état normal, par

la transformation de la matière fibrineuse morbide superflue en substances azotées qui sont expulsées par la transpiration et par l'urine.

Variétés. — a. *Crase fibrineuse simple.* Capable de s'organiser par la fibrine qu'elle produit, ou en d'autres termes, de produire une exsudation qui est en état de produire la transformation des tissus (réunion par première intention, inflammation adhésive).

b. *Crase fibrineuse croupeuse* (hæmitis: Piorry). Grande différence de variétés qualitatives dans l'état morbide de la fibrine: tantôt état excessif d'hyperinose, tantôt quantité très-modérée de fibrine, mais celle-ci d'autant plus malade quant à sa qualité, que ses produits d'exsudation se localisent de préférence sur les membranes muqueuses, principalement sur les tractus respiratoires et digestifs, sur les membranes séreuses et synoviales. Les exsudations sont ou rouges (hépatisation) ou jaune grisâtre tirant sur le vert opaque (quelques pneumonies, splénisation).

c. *Crase aphtheuse.* Exsudation jaune, jaune verdâtre, sale, grisâtre (diphtérite jusqu'à la gangrène d'hôpital).

d. *Crase tuberculeuse.* Artérialité, formation artérielle de la fibrine; elle dérive souvent d'une autre crase, par exemple, de la crase typhique, exanthématique, et devient crase croupo-tuberculeuse. A la suite de la crase tuberculeuse par l'épuisement de la matière fibrineuse, nous voyons un état de défibrination du sang (albuminose, exsudation sous forme de tubercule albumineux, infiltration, maladie de Bright, etc.).

La pyémie (pus dans le sang) appartient à la crase de nature fibrineuse, à cause de sa parenté avec la crase croupeuse.

2° *Vénosité. Albuminosis, hypinosis.*

Constitution se caractérisant par le manque de matière fibrineuse

avec prépondérance de l'albumine, et, dans la plupart des cas, des globules du sang. Dans son domaine, rentrent les plus importantes et les plus dangereuses maladies chroniques et aiguës : pléthore, vénosité des poumons et maladies du cœur, les exanthèmes aigus (variole, scarlatine et rougeole), les rhumatismes chroniques, la goutte, le rachitisme, le typhus, le choléra asiatique, la phthisie aiguë, la maladie de Bright, l'infiltration lardacée du foie, de la rate et des reins, l'ostéomalacie, le squirrhe, les convulsions aiguës, le tétanos; les maladies des centres nerveux, maladies mentales chroniques, empoisonnement métallique chronique, et les crases par épuisement, les tubercules.

Dans beaucoup de crases aiguës, il survient souvent une destruction septique de l'albumine, d'où résulte une décomposition putride de la masse du sang; parfois il arrive une hyperacescence du sang, qui se localise en miliaire, en ramollissement de la masse du sang, principalement dans la muqueuse stomacale.

Cette crase est tantôt protopathique, tantôt deutéropathique; elle résulte primitivement de poisons, miasmes, ou de maladies des solides; secondairement de maladies organiques du cœur ou maladies du sang, de cause nerveuse, etc. L'exsudation, dans cette crase, se distingue par l'abondance de l'albumine, le manque de l'impulsion organique; à la suite de l'exsudation, on trouve l'hydrémie et l'anémie.

Variétés. — a. *Pléthore.* Caractérisée par l'abondance du sang la prépondérance des corpuscules sanguins sur la fibrine; le sang abondant et glutineux dispose aux congestions, aux hémorrhagies, etc.

b. *Crase typhique.* Diminution, destruction de la fibrine. La crase typhique a les relations les plus intimes avec les membranes muqueuses, avec le système lymphatique ganglionnaire, avec la rate. En Autriche, c'est principalement sur la membrane muqueuse intestinale, celle de l'iléum; dans le Nord, c'est plutôt sur le tractus

respiratoire ; dans le Sud, sur le système lymphatique ganglionnaire périphérique (peste) que se localise la crase. La grande variété de consistance de l'exsudation typhique même démontre les différences. Dans la crase typhique les passages à une autre crase sont nombreux et du plus haut intérêt.

c. *Crase exanthématique*. En partant du point de vue anatomique, c'est une crase très-étendue ; le sang est plus liquide que dans la crase typhique.

A la suite de ces crases, l'école de Vienne distingue encore l'*hypinose du système nerveux*, la *crase des buveurs*, la *crase tuberculeuse aiguë*, la *dyscrasie cancéreuse*, la *crase séreuse* (*hydrémie*), l'*anhémie*, la *crase septique*, les *crases bilieuses*, *urineuses*, *hémorrhagiques*. Quant à la constitution du sang dans les affections goutteuse, syphilitique, les exanthèmes chroniques, l'anatomie n'a encore rien pu démontrer de positif (Rok.), etc. ; elle espère, pour l'étude des crases en général, au milieu de circonstances si hétérogènes, qu'un jour la chimie fera encore plus que l'anatomie.

Cette doctrine des crases, que nous avons tracée en quelques lignes insuffisantes, mais pourtant d'une manière assez étendue pour démontrer que l'étude complète des crases est digne d'un esprit sérieux, cette doctrine, dis-je, prouve les hautes et vastes connaissances de ses promoteurs, et elle a fait époque dans la science d'outre-Rhin ; elle a appelé un grand nombre de combattants pour ou contre elle. Les partisans exclusifs de l'école de Vienne ne voient que crase, ne jugent une maladie que d'après elle et l'exsudation ; la maladie est pour eux du domaine de l'anatomie. Ils ne commencent pas l'examen des affections pathologiques par les causes extérieures qui auraient pu la produire, *ils examinent l'état anatomique de l'affection*. Pour eux, l'examen du pneumonique commence par l'hépatisation ; pour eux aussi, l'école a créé une espèce de mysticisme qui a servi heureusement, non à méconnaître la haute valeur de l'école de Vienne, mais à déprécier en quelque sorte son influence. Il y en a peut-être, parmi ses fervents adeptes, qui ont fait

plus de tort dans la pratique que les rêveries transcendentales d'une autre école, rêveries innocentes et sans applications funestes.

On a reproché (professeur Henlé, *Man. de pathol. ration.*) à l'école de Vienne et à ses adhérents purs qu'il leur suffit de la démonstration de telle ou telle crase sanguine pour faire, d'une affection spécifique quelconque qui lui appartient, une dyscrasie; qu'ils se dispensent de prouver que la *crase spécifique* est *le fondement de l'affection spécifique*, et qu'ils ne voient pas qu'ils prouvent absolument le contraire en voulant démontrer une *condition égale* du sang dans les maladies les plus diverses : choléra, exanthème, tuberculisation aiguë, fièvre puerpérale, etc. Comme nous l'avons dit, l'école de Vienne a poussé l'exagération d'une conception purement anatomique trop loin; elle parle à chaque instant, pour ainsi dire, d'une sorte de guerre que se livreraient les crases l'une contre l'autre (Henlé); la doctrine des crases atteignait le plus haut degré de puissance, alors que Dietl parlait de l'exclusion possible d'une crase par une autre : ainsi la crase tuberculeuse peut être détruite par la crase veineuse, etc. etc.

Cette école n'a pas aidé beaucoup aux progrès de la thérapeutique, qui pourtant devrait être le but final de tous les travaux faits dans l'art de guérir. La thérapie, au lieu d'avoir été cultivée, est presque regardée comme chose secondaire; toute l'attention, toute l'étude d'un grand nombre d'hommes éminents de cette école sont dirigées vers le seul côté anatomique de la maladie; on est même allé plus loin : on a ébranlé la croyance à une *médecine curative*. La saignée, ce moyen capital légué par les siècles, admis par toutes les écoles, avec plus ou moins de faveur, ne doit plus, d'après les adhérents de l'école anatomico-humorale, s'exprimant par l'organe de Dietl, figurer comme moyen thérapeutique à opposer à tant de maladies de la crase fibrineuse, où, jusqu'à ce jour, on était dans l'habitude de l'employer. Dans un ouvrage remarquable sur la saignée dans la pneumonie, ouvrage de haute valeur du reste, Dietl, l'auteur de la *Clinique des maladies du cerveau*, condamne la saignée dans la

pneumonie, parce que, d'après son expérience, cette médication ne serait capable ni d'empêcher l'exsudation pneumonique, et de faire ainsi rétrograder le travail pneumonique dans la période de la stase inflammatoire, ni de s'opposer au deuxième degré. Suivant lui, ce moyen accélère plutôt l'hépatisation, et l'extension de celle-ci serait plus grande après chaque saignée; la saignée n'empêcherait nullement, dans beaucoup de cas, la résorption de l'exsudation; elle la favorise plutôt, elle hâte le passage de l'hépatisation rouge à la dissolution suppurative, etc. etc.

L'école anatomique, ou plutôt, comme on est convenu de l'appeler, l'école physiologique, a rendu de grands services dans la connaissance des altérations des organes dans les maladies; elle a fait cultiver l'anatomie pathologique avec un admirable élan: ses éminents promoteurs vivront avec gloire dans les fastes de la science. Mais il restera une grande tâche à remplir encore pour ses adhérents. Ce n'est pas assez, en effet, de nous avoir fait connaître le *substratum* de telle ou telle affection, il faut nous apprendre encore à la guérir; car c'est là le problème que nous posent toujours l'homme souffrant et notre conscience.

Profess. C. Rokitanski, *Handbuch der pathol., Anatomie*, 1847.
Engel, *Journal de médecine de Vienne*, 1 vol., 1844.
— *Der Leichenbefund (résultats cadavériques)*; Vienne, 1846.
Dietl, *Anat. Klinik der Gehirnkrankheiten*; 1846.
— *Der Aderlass in der Lungen-Entzündung (la saignée dans la pneumonie)*; Vienne, 1848.

DOCTRINE DES MUES

(*MAUSER-THEORIE*).

Entre l'école de l'histoire de la nature et l'école anatomique, et participant en quelque sorte par sa tendance de l'une et de l'autre, vient se placer la *doctrine des mues*. Partant de cette idée que tous les actes de la vie se maintiennent seulement au moyen du *renouvellement* perpétuel des éléments organiques, les inventeurs de ce singulier système imaginent que ce renouvellement est semblable aux phénomènes de mue qui se passent chez les animaux sur des organes extérieurs. Ainsi, à certaines époques de l'année, disent les partisans de cette théorie, les oiseaux perdent leurs plumes, les chevaux leurs crins, les cerfs leur bois, etc. Les choses se passent d'une manière analogue pour les éléments des organes, pour les corpuscules sanguins, pour les matières du plasma chez l'homme. Observateurs laborieux et patients, ils en appellent à tous les moyens d'investigation physiques, chimiques et cliniques; ils expérimentent comparativement sur des animaux, en tenant compte des conditions les plus minimes, afin d'arriver à des résultats aussi exacts que possible. Mais, tout en se servant de ces moyens précieux, ils ont bien soin de se proclamer avant tout physiologistes; c'est, disent-ils, sur la connaissance exacte des phénomènes de la santé et de la maladie, que l'homme de l'art doit établir la médication; c'est là le fondement d'une thérapie rationnelle. La santé ne subsiste que grâce à la continuelle répétition de ces deux actes : régénération et mue des éléments organiques (Schultz); et ce sont aussi ces actes de formation et de mue qui sont altérés dans la maladie. Toutes les actions maladives peuvent se ramener à une régénération anormale ou à une mort anormale (Schultz), ou, en d'autres termes, dans les mala-

dies, la mue est trop faible, elle s'arrête, ou bien elle est trop forte, excessive et accélérée.

Voici la manière de reconnaître ces états. Une stase de la mue se manifestera par la diminution, la cessation, le ralentissement du rejet de certains produits de mue, ce qui empêche l'acte de régénération des formations. Les organes des sécrétions sont les voies de transport, hors de l'organisme, des matériaux de la mue. Or on possède les moyens d'évaluer, au moins approximativement, la qualité et la quantité des plus importants produits de mue. Trouve-t-on par exemple, comme chez les hémorrhoïdaires, que l'exhalation d'acide carbonique, que les exhalations de la peau, que les sécrétions urinaires et les selles sont diminuées, on en conclut que le travail morbide consiste dans un arrêt général de la mue. En effet, si l'exhalation d'acide carbonique résultant de la destruction des matières qui ont vieilli est diminuée, ce corps doit rester dans le sang et y arrêter tout travail de mue : ce sera là un germe de maladie. Si l'économie doit résister, il faudra que, par de plus grands efforts, elle cherche à rejeter ces matières retenues, vieillies, mais non tout à fait mortes; c'est ce qui arrive dans les guérisons naturelles au moyen des éléments organiques restés sains. Ce sont ces derniers qui, dans les cures naturelles, développent d'eux-mêmes le combat avec les éléments et les tissus malades, si les éléments organiques normaux sont encore prépondérants : *tel est le vrai principe de la force médicatrice de la nature* (Schultz). L'organisme porte donc en lui-même les conditions de la maladie et de la guérison. Les médicaments ont pour résultat de soutenir la réaction des éléments organiques et des tissus encore sains, afin de faire place à une régénération normale ; c'est là ce qu'on appelle guérison par l'art. La guérison par l'art et celle qui a lieu par la nature seule suivent les mêmes lois. Ce n'est pas la force résidant dans le médicament, encore moins son action chimique ou physique qui guérissent, mais bien le travail qu'il détermine dans l'organisme. L'effet du médicament n'est autre que l'activité même de l'organisme, et ne doit pas être regardé comme simple, mais comme un assemblage d'actions

(comme un travail organisateur) qui croissent, les unes par rapport aux autres, en séries et dans un ordre déterminé comme les branches d'un arbre. En un mot, les propriétés, l'activité d'un médicament, ne sont autre chose, comme nous l'avons dit, que l'activité de l'organisme vivant excité par le médicament.

L'essence de l'action organique d'un médicament n'est autre chose qu'un changement dans l'acte de rajeunissement ou de régénération soit des formations nouvelles, soit de la mue, soit enfin des deux à la fois.

Nous nous rendrons compte de ces travaux intimes de l'organisme par l'étude des produits de mue.

Il résulte de tout cela que, si un médicament augmente les mues de l'organisme (et les produits de mue de ce dernier), il devra certainement réussir dans les maladies dont le caractère fondamental repose sur un arrêt de la mue.

La pharmacologie devrait se demander non-seulement si un médicament active ou diminue la mue du corps en général, mais aussi comment il agit sur le rajeunissement de chacun des organes. Déjà on sait depuis longtemps que chaque remède a des rapports plus importants avec un organe. Mais jusqu'à présent, on ne s'est guère inquiété d'examiner l'action des médicaments à ce point de vue.

Cette doctrine, qui dans ses particularités contient tant de choses intéressantes et remarquables, bien qu'elle ne soit pas généralement admise, n'en compte pas moins beaucoup d'hommes éminents parmi ses adhérents; et des travaux sérieux et féconds ont été entrepris dans cette direction; nous en donnons plus loin un exemple dans le travail de l'infatigable et patient Böcker sur quelques médicaments, et nous engageons nos lecteurs à consulter les travaux originaux du professeur Schultz qui est un homme de grand savoir et d'un esprit supérieur.

Profess. Schultz, *Pathol. générale*; Berlin, 1844.
Mauser-Verjüngung, Berlin, 1842.

DOCTRINE DE L'IRRITATION SPINALE.

Le système cérébro-spinal a éveillé aussi, dans ces derniers temps, l'esprit d'investigation des Allemands. Les travaux de Bell, de Teale, de Marshall-Hall, etc., ont été étudiés, et des hommes éminents ont travaillé à la culture de cette partie de la physiologie. Les sympathies cérébrales, les sympathies nerveuses, les mouvements réflexes. L'antagonisme, les communications symétriques, enfin tout ce que cette matière intéressante peut enseigner, a été apprécié, élaboré et transporté dans la pathologie. Mais c'est principalement le *consensus* des parties éloignées des centres cérébraux et spinaux qui fit le sujet des études remarquables de l'élite des médecins de l'Allemagne. L'illustre Stiebel (1), de Francfort, ce vétéran de la science, remarquable par la lucidité de son intelligence et par sa haute capacité pratique, avait déjà, dès 1823, attiré l'attention des médecins sur la sensibilité de la moelle dans les maladies nerveuses; et il avait trouvé qu'une médication appliquée à la partie douloureuse était capable d'enrayer des affections qui résistaient à tout traitement. De ces faits et de cette circonstance, qu'une pression quelconque exercée sur la moelle produit une douleur dans une partie éloignée ou bien l'augmente, on tira cette conclusion que la moelle était l'organe malade, et que les sensations perçues dans d'autres parties du corps n'étaient que transportées de l'organe mé-

(1) Le Dr Stiebel a récemment publié dans le *Journal de Casper* une monographie remarquable sur les hémorrhoïdes; nous rendrons compte de cet intéressant travail dans une feuille périodique française.

dullaire. L'influence de la moelle, comme organe central, fut donc le sujet d'études pathologiques, et l'idée qu'une foule d'affections périphériques se résumaient dans une maladie des centres nerveux fut reçue avec enthousiasme. C'est ainsi que beaucoup d'affections de l'estomac, de l'utérus, etc., furent regardées comme réfléchissant une maladie des centres nerveux. Toutes les maladies, pour les partisans de cette opinion, furent appelées irritations spinales, et, de même que sous le règne de la gastro-entérite du savant Broussais, il n'exista qu'une seule maladie pour les sectateurs de la doctrine névropathologique, et cette maladie s'appela *irritation spinale*. Heureusement l'envahissement de cette doctrine ne fut pas général, et son règne ne fut pas de longue durée.

Nous devons à l'étude de cette théorie beaucoup de travaux fort estimables (Stilling, *Recherches sur l'irritation spinale;* Leipzig, 1840, etc.); elle a puissamment contribué à enrichir la physiologie et la névropathologie. Pour certains pathologistes, l'irritation spinale est presque synonyme du mot *fièvre*, et ils démontrent cette synonymie par l'unité du point de départ de la fièvre et de l'irritation spinale, par les frissons qui s'étendent le long de la moelle, par les douleurs à cet endroit, par les sensations nerveuses dont la communication ne se fait que par les centres nerveux, et principalement par la moelle, etc. (Budge, *Pathologie générale;* Bonn, 1845).

Stilling et Wallach, *Untersuchung über den Bau des Nervensystems*; Erlangen, 1843.

Profess. Romberg, *Die Nervenkrankheiten*; Berlin, 1851.

TENDANCES THÉRAPEUTIQUES.

MATIÈRES MEDICALES.

Profess. Mitscherlich, *Arzneimittellehre*; Berlin, 1847.

Dr Osterlen, *Handbuch der Heilmittellehre*; 1848.

Dr Sobernheim, *Handbuch der praktischen Arzneimittellehre*; Berlin, 1850.

ÉCOLE DE RADEMACHER

(DOGME DE L'EXPÉRIENCE MÉDICALE (*Erfahrungsheillehre*).

Les écoles qui précèdent ont répandu une grande lumière sur la science; elles l'ont fait marcher, et on ne saurait nier ses progrès. Mais elles ont presque tout fait pour la pathologie, et rien pour la thérapeutique. L'école de Vienne a, sous ce rapport, encore moins contribué au développement de cette partie de l'art que l'école de l'histoire de la nature; cette dernière, en effet, bien qu'essentiellement occupée de la connaissance des maladies, a pourtant respecté les notions acquises en thérapeutique depuis des siècles, et a accepté les résultats des recherches modernes. Les documents précieux pour l'étude de la thérapie, n'ont d'ailleurs jamais manqué; les livres des Richter, des Vogt, des Mitscherlich, etc., en font foi. La matière médicale resta toujours pour le praticien l'ancre de salut, tandis que dans l'école cette tendance n'était regardée que comme une chose secondaire. On connaissait bien tout ce que la chimie moderne nous a donné dans ses admirables combinaisons; mais, plus que nous ne pouvons le dire dans les limites de ce travail, l'Allemagne était sur le point, non pas de négliger complétement la thérapeutique, mais d'en mettre l'étude tant soit peu à l'écart pour s'occuper de l'anatomie pathologique, de la microscopie et de la chimie des maladies. Ce fut alors (1841) que parut l'ouvrage, à la fois si savant et si étrange, portant un cachet si antique, de Rademacher (1), ce vieillard si vénérable, ce praticien si plein

---

(1) Rademacher, *Erfahrungsheillehre*, 4e édition, Berlin; chez Reimer.

des anciens dogmes. L'Allemagne entière en fut frappée ; et si d'un côté on admirait le courage de l'homme qui, en plein 19e siècle, osait se déclarer l'adhérent de Paracelse et prendre dans deux gros volumes la défense de ce génie si grand et si bizarre, d'un autre côté, on ne pouvait nier les vérités que l'érudit *médecin de campagne* étalait à chaque pas, on ne pouvait refuser le respect à tant d'expérience, amassée dans une pratique de plus d'un demi-siècle. Tout d'ailleurs, dans ce livre, est raconté avec beaucoup de charme et une véritable éloquence !

L'ouvrage de Rademacher éveilla dans l'Allemagne une tendance plus prononcée vers l'étude de la thérapeutique; et, si ce nouveau Paracelse n'a pas fait connaître beaucoup de médicaments inconnus jusqu'à ce jour, du moins il a le grand mérite d'avoir appelé de nouveau l'attention sur un grand nombre de précieux moyens curatifs oubliés ou négligés. Il nous a appris à connaître un grand nombre d'affections où tels médicaments sont presque spécifiques; il a ainsi fait au praticien un présent de haute valeur.

Partant du principe d'un néo-paracelsisme, marchant depuis cinquante ans dans cette voie, travaillant au développement et au perfectionnement de ce principe, Rademacher a dû nécessairement arriver à nous expliquer la médecine, l'origine des maladies, et la manière de les reconnaître, d'une façon différente de nos conceptions modernes. Dans son dogme d'expérience médicale (*Erfahrungsheillehre*), il nous fait concevoir la maladie comme une altération spécifique d'un organe ou de la *totalité* de l'organisme (1), non-seulement comme une déviation de l'état normal, non comme une chose négative, mais bien comme une chose positive, qui, d'après des lois naturelles inexplicables, frappe, en temps fixe, en des endroits dé-

(1) Totalité de l'organisme: partie du corps humain propre à tous les organes sans condition qualitative exceptionnelle.

terminés, un nombre d'individus, à différents degrés, et sous les formes les plus variées (1).

Les *sens* ne conçoivent pas ces changements, mais ils en reçoivent pourtant quelques impressions, par exemple, *des sensations locales,* des altérations objectives dans les sécrétions du corps humain et dans la circulation du sang. Le terme complexe de ces changements est appelé par lui *forme de maladie.* Ces formes ne suffisent pas encore à satisfaire l'esprit en ce qui regarde le diagnostic des maladies ou de l'essence morbide, l'expérience ayant démontré que les mêmes formes peuvent avoir *une seule essence morbide* (*ens*) et *une* seule forme *les plus différentes essentialités.*

Rademacher, et plus encore ses adhérents, recherchent l'organe ou l'organisme *frappé* par la maladie, avec les mêmes moyens et de la même manière que les écoles physiologiques, par la méthode physique, chimique et anatomico-pathologique, et *en partie* par les médicaments, *reconnus par l'expérience comme spécifiques de tels organes et de l'organisme en totalité.* Notre science, par des moyens connus jusqu'à ce jour, n'ayant pas été bien avancée, il fallait en adopter d'autres plus sûrs, et ce sont les *médicaments curatifs* seuls, qui sont, sous ce rapport, capables d'éclairer sur le *substratum* et la production de la maladie. L'école de Rademacher cherche donc par la voie de l'*expérience pure,* l'*essence* de la maladie de l'organe ou de l'organisme, et y trouve son sujet de traitement.

L'action des remèdes est, pour Rademacher, la seule base solide de l'art de guérir; il est arrivé à cette doctrine par la pratique, par l'expérience seule, libre, comme il nous le dit, de tous les préjugés de la science ou des écoles. Instruit par ce fait d'expérience que le même médicament qui guérissait *aujourd'hui,* dans une maladie donnée (dans des affections synochiques par exemple, traitées

---

(1) Consultez l'excellent *Journal de thérapeutique, Zeitschrifft für Erfahrungsheilkunst*, 3e vol., 1er cahier, 1849, et 4e vol., 1er cah., 1851.

par le nitrate de soude, *natrum nitricum*), tous les individus affectés, n'avait plus *demain*, ou quelques semaines plus tard, aucune prise curative sur des maladies de la même forme, Rademacher tire la conclusion que, malgré l'apparence de la même forme de maladie, la *curabilité* ou la *non-curabilité* laissent clairement concevoir qu'on avait affaire à une *essentialité différente* entre la maladie d'alors et la maladie d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'après de longues années d'observation, il est arrivé à former ses *cadres de maladies guérissables par tel ou tel* médicament; et, n'ayant pas trouvé dans la distinction pathologique de ces cadres quelque chose de *commun*, il adopta pour son compte la distinction thérapeutique et la curabilité par un médicament déterminé, de même qu'il appliqua le nom de ce médicament à toute une classe comme moyen de distinction. Il dit ainsi : « l'affection est sous l'influence de tel ou tel médicament, par exemple du quassia, affection à quassia, etc. »

L'expérience a fait reconnaître à Rademacher qu'il y a des remèdes qui guérissent des organes malades *isolément;* par exemple, la chélidoine, la noix vomique, etc., sont des médicaments qui guérissent les affections du foie, ou, dans les termes de Rademacher, et d'après ses *conceptions*, il y a dans le foie une affection à chélidoine, à noix vomique; de plus, il a trouvé qu'il y a des agents thérapeutiques qui peuvent remédier presque à toutes les formes des maladies; il en résulte qu'ils exercent leur action sur *quelque chose d'universel,* différent des organes isolés : on a appelé pour cela ces agents des *remèdes universels.* Le cuivre, le fer, et le nitre cubique (nitrate de soude), sont ces remèdes, et c'est sous la portée curative d'un de ces trois agents que se placent toutes les maladies qui affectent l'organisme en totalité (*gesammtorganismus*).

Ces trois classes de maladies, appelées par l'auteur maladies ou affections à cuivre, à fer, et à salpêtre, peuvent se produire dans tous les organes, tout en présentant des données nosologiques différentes.

Les remèdes universels ne peuvent guérir que des affections pri-

maires de l'organisme en totalité, et non pas des affections consensuelles. Les remèdes des organes ne peuvent remédier qu'aux affections primaires des organes.

Il peut exister d'emblée une maladie primaire de l'organisme en totalité et une maladie primaire d'un organe isolé. Ce sont ces maladies mixtes que l'on observe souvent dans la pratique.

Les maladies épidémiques sont, pour Rademacher, un grand enseignement, et il a fait ressortir, avec beaucoup de lucidité, dans son bel ouvrage, les constitutions épidémiques qui se sont succédées depuis 1816 jusqu'à 1839. Là aussi il parle, d'après son système, des affections à noix vomique du foie qui régnèrent de 1816 à 1819, des maladies à nicotiane du cerveau, combinées d'abord avec celles à nitre, et ensuite avec celles à fer, de 1819 à 1821, etc. : cela veut dire des maladies *curatives*, *guérissables* par ces médicaments.

Comme la matière médicale de Rademacher représente tout l'ensemble des expériences qui ont contribué à faire naître sa doctrine, nous ne saurions nous dispenser de mettre sous les yeux du lecteur un résumé complet des médicaments de ce praticien, et les affections dans lesquelles il les emploie.

REMÈDES UNIVERSELS.

1° Salpêtre cubique (*natrum nitricum*).

Quand l'affection de tout l'organisme prédomine *dans l'intestin*, et qu'elle s'accompagne de diarrhée, ce sel rendra des services, employé à la dose de 6 à 20 grammes pour les vingt-quatre heures. On l'administre à doses fractionnées dans une potion huileuse ou mucilagineuse.

Ce remède est très-salutaire dans l'hystérie, quand il n'y a pas

d'acidité des premières voies. Même quand l'hystérie dépend d'une affection que le salpêtre ne peut pas guérir, il y a tel état maladif concomitant de tout l'organisme où ce sel peut encore être très-utile.

Il y a un *mal de dent* qui est une affection de l'organisme en totalité consistant dans une transformation des racines des dents; dans ces cas, l'usage interne de ce sel (16 gr. par jour) avec application de pommade de zinc sur la joue a souvent eu du succès.

Dans l'*érysipèle* de la tête, le salpêtre cubique réussit très-bien, si ce n'est pas une maladie locale ou gastrique ou un symptôme d'une affection de tout l'organisme.

Dans l'*angine,* 8 grammes de salpêtre cubique suffisent au début; quand l'affection existe à un haut degré, elle réclame 15 à 30 gr. de ce sel pour vingt-quatre heures : il ne faut même pas le discontinuer la nuit. On peut se servir aussi de pommade calaminaire ou de pommade de zinc appliquée sur le cou avec un linge; mais mieux vaudrait se servir de pommade à la digitale. L'inflammation, qui passe naturellement avec beaucoup de facilité à la suppuration, cède parfaitement au salpêtre cubique.

Dans la *glossite*, ce sel réussit aussi bien sans autre moyen; l'affection est parfois enlevée en trois ou quatre jours.

Dans les *affections du poumon,* il survient souvent un état douloureux du larynx qui cède aussi au salpêtre cubique; de même pour le *croup*.

Il est utile aussi dans les *ophthalmies.*

Chez les *ivrognes,* il a aussi du succès; mais l'affection de tout l'organisme est-elle ici prédominante dans l'estomac, ajoutez-y un stomachique; le meilleur est, dans ce cas, l'acétate de soude.

Il y a certaines toux où il est efficace; mais le seul guide alors est la constitution épidémique.

Dans l'*asthme périodique*, avec pouls plein et fréquent, urine rouge foncé, qui est ordinairement une affection à salpêtre de l'organisme en totalité, le salpêtre cubique est d'une grande utilité.

Dans le *crachement de sang*, le nitrate de soude est un moyen précieux, si une maladie de l'organisme en totalité, du genre salpêtre, existe dans le poumon. Cet état n'est pas rare chez les jeunes sujets, surtout du sexe féminin, qui n'ont d'ailleurs aucun vice pulmonaire

A la *phthisie tuberculeuse* surtout se joint quelquefois une affection de l'organisme en totalité, du genre salpêtre, se reconnaissant à un plus grand malaise, à un pouls plein, à une urine rouge; dans ces cas, le salpêtre cubique est très-utile.

Les *douleurs intestinales* (douleurs d'estomac ou coliques) sont, dans beaucoup de cas, une affection du genre salpêtre.

L'usage du salpêtre cubique diminue vite le nombre des selles; mais aussitôt que le resserrement du ventre cesse, il arrive, chez quelques hommes, une diarrhée redoublée. La dose de salpêtre pris était-elle ordinaire, on ne changera rien à la boisson; et alors la diarrhée rentrera dans ses limites ordinaires, en continuant l'usage du remède. Mais si les selles sont mal digérées, corrompues, et que cette diarrhée redoublée ne cède pas au bout de quelques heures, c'est une preuve que la dose de salpêtre est trop forte pour le degré d'irritabilité maladive de l'intestin. On fera bien alors de réduire la dose à 6 grammes par jour, et, selon les circonstances, de l'associer à l'huile ou à la gomme.

Le *vomissement*, ce phénomène si commun dans la dysenterie, s'apaise, s'il n'est pas trop fort ou s'il a déjà duré longtemps, par l'usage de 0,75 centigr. de magistère de bismuth allié à une boisson salpêtrée de 250 grammes, et de 16 grammes de gomme arabique (pas de gomme adragante). Le vomissement continue, alors il est bon de substituer par cuillerées, d'heure en heure, une boisson composée de 250 grammes d'eau, 8 grammes d'acétate de soude et de 16 grammes de gomme arabique. Aussitôt que le vomissement a cessé, on continue les doses de salpêtre.

Dans le traitement à fond des dysentériques, on est frappé de ce que :

1° La *souffrance d'un organe*, qui est la prédominance d'une affection de l'organisme entier dans cet organe, peut, après la disparition de la maladie de tout l'organisme, y persister comme simple affection primitive (ordinairement à un faible degré).

Cette proposition se vérifiant ainsi pour la dysenterie, dans certains cas, rares du reste, exige l'acétate de zinc qui alors a un effet étonnant.

2° L'*affection consensuelle* de l'organe, chez quelques individus, peut, après la disparition de l'affection de tout l'organisme, persister à l'état de souffrance primitive de cet organe.

Deux organes surtout sont pris dans les dysenteries consensuelles; ce sont le foie dans ses canaux biliaires, et le rein.

Toutes les souffrances du foie, qui sont accompagnées de diarrhée consensuelle, doivent être traitées par de petites doses des remèdes propres du foie.

Si, aussitôt après l'administration du salpêtre, il survient des coliques ou du ténesme, il faut administrer le médicament chaud.

En ce qui concerne les affections du rein, devenues souffrance primitive, ce qui se reconnaît au trouble ou à la petite quantité des urines, ou à ces deux signes réunis, il y a trois médicaments excellents :

a. La *teinture d'opium,* 3 ou 4 gouttes dans un litre d'eau, par tasses à thé pour vingt-quatre heures.

b. La *poudre de cochenille,* 8 grammes pour vingt-quatre heures.

c. Le *solidago virga aurea,* 16 grammes dans 5 à 6 tasses d'eau bouillante; on laisse infuser une demi-heure. Aussitôt que l'urine devient claire et jaune-paille, la diarrhée cesse.

Usage du salpêtre cubique dans la dysenterie du rectum. — On donne ici le salpêtre sans aucun intermédiaire, 30 grammes pour 250 grammes d'eau simple; une cuillerée toutes les heures. Mais, si la maladie est abandonnée à elle-même ou mal traitée, il reste, après de longues souffrances, un dévoiement chronique, qui cède à un

mélange de cachou et de sel ammoniac mieux qu'à tout autre médicament de l'intestin.

La maladie du rectum peut, dans des cas rares, devenir une affection locale, qui se manifeste de temps en temps par du ténesme. Ce qu'il y a de mieux, c'est d'introduire dans l'orifice anal, cinq à six fois par jour, une pommade composée de 8 grammes d'axonge, et de 2 ou 4 grammes même d'extrait de belladone.

Dans les épidémies, supposons que l'affection de l'organisme en totalité soit du genre salpêtre, on donne d'abord, pendant quatre jours, 32 grammes de salpêtre cubique, avec la précaution de mettre de la pommade de belladone dans l'anus. Au cinquième jour, on donne encore 32 grammes de salpêtre, et toutes les demi-heures, le malade se frotte le ventre avec un mélange de 2 parties d'esprit de savon et 1 partie de teinture de noix vomique.

Si la constriction du rectum résiste à ce moyen, on donne, au sixième jour, un laxatif, qui agit tout autrement alors qu'avant l'usage préalable du salpêtre cubique.

On doit d'ailleurs penser que la dysenterie, en tant qu'affection de tout l'organisme prédominant dans l'intestin, peut être tout aussi bien sous l'influence du fer ou du cuivre, que du salpêtre cubique.

Action sur l'organisme de la femme. — Dans les fausses douleurs de l'enfantement, on se trouve mieux du salpêtre cubique que de l'opium.

Dans la *fièvre de lait,* il rendra service; mais il sera sans utilité dans ces fièvres spléniques et hépatiques survenues pendant la grossesse, et excitées encore par la fièvre de lait.

Dans les luttes qui marquent l'établissement de la menstruation *chez quelques femmes* replètes, ce sel est plus puissant que les autres moyens.

Le salpêtre cubique est utile dans une affection de tout l'organisme, qui se rencontre dans la *variole.*

La *scarlatine,* affection de tout l'organisme fixée sur la peau, est, dans beaucoup de cas, sous l'influence du salpêtre cubique. De l'avis

du médecin, comme du malade, elle adoucit et abrége la maladie d'une manière remarquable.

L'*exanthème,* après l'usage du salpêtre cubique, perd beaucoup de son importance.

Le *rhumatisme aigu* est, dans quelques cas, une affection de l'organisme en totalité, fixée dans les muscles et aussi vraisemblablement dans les ligaments articulaires, et subissant l'influence curative du salpêtre cubique. Dans ces cas, c'est le seul remède, et on peut se passer de la saignée, bien qu'une seule saignée copieuse, chez des jeunes gens pléthoriques, surtout si le mal a été augmenté par un traitement échauffant, accélère la guérison. On donne le salpêtre cubique à la dose de 30 grammes par jour. Dans le rhumatisme aigu, il ne faut jamais négliger le génie de la maladie régnante.

Pour les *inflammations locales des glandes*, outre l'usage interne du salpêtre, on se sert de pommade de calamine ou de zinc. La résolution est ainsi rendue plus rapide, et lors même qu'elle n'est plus possible, la collection purulente est moins abondante et se fait avec moins de douleur; cela réussit mieux que l'onguent de la mère, qui a cependant bien sa valeur.

Pour les *engorgements laiteux enflammés,* on applique, sur le point malade, un linge enduit de pommade de digitale (extrait de digitale, 1 partie; cérat, 8 parties).

Dans le *gonflement de la parotide*, l'onguent de digitale, continué avec persévérance, en fera disparaitre toute espèce de trace. Le même moyen réussira pour les *tumeurs ganglionnaires de l'aisselle.*

L'*angine membraneuse,* quand elle existe à un haut degré, doit être traitée par des frictions, sur tout le larynx jusqu'au sternum, avec un linge enduit de pommade de digitale, qu'on a soin de renouveler souvent; en quelques jours, la voix aiguë disparaît de même que la toux. La pommade de digitale a encore plus de puissance que les antiphlogistiques, pour amener la résolution et s'opposer à la suppuration. Concurremment avec tous ces topiques, le salpêtre est administré à l'intérieur.

Administration externe du salpêtre (*liquor natri nitrici;* salpêtre, 1 p., eau distillée, 2 p.). — En frictions : 1° dans les rhumatismes locaux ; 2° *a,* pour résoudre les glandes gonflées susceptibles de résolution ; *b,* si la glande ne peut se résoudre, la suppuration se fait bien et complétement.

2° Fer.

Préparations usitées : 1° *Peroxyde rouge de fer,* 8 gr. par jour à l'intérieur. 2° *Safran de mars apéritif,* supérieur par la puissance de son action, ne peut être supporté quelquefois par des intestins irritables. 3° *Teinture d'acétate de fer,* préparation douce : 30 gr. dans les fièvres aiguës, en dissolution dans 250 gr. d'eau contenant 30 gr. de gomme arabique ou adragante, par cuillerées toutes les heures. 4° *Perchlorure de fer* (chlorhydrate d'oxyde de fer). C'est la plus puissante de toutes les préparations, mais elle demande certaines précautions. Il est bon, si on veut donner de grandes doses, de commencer d'abord par de petites doses. Six gouttes par jour, pour commencer, puis chaque jour on monte, s'il est nécessaire, d'une goutte, jusqu'à la dose de dix gouttes ; on continue ces dix gouttes jusqu'à la guérison ; s'il faut monter plus haut, on augmente les doses, mais on en fait prendre plus souvent dans la journée.

Toutes les préparations de fer ont un effet unique et toujours le même sur l'organisme en totalité; elles ne diffèrent que pour la puissance et la vitesse d'action.

Le fer est un moyen aussi important dans les maladies aiguës que dans les maladies chroniques ; il a, sur le cœur et les vaisseaux artériels que l'on peut toucher, justement les mêmes effets sédatifs que le salpêtre dans les maladies à salpêtre. On peut, par le pouls qui devient plus calme, apprécier ses bons effets.

Les *signes d'une maladie de tout l'organisme du genre fer,* comme ceux de la maladie à salpêtre, sont difficiles à apprécier. Un signe

important de la maladie à fer est le manque d'acidité, mais surtout l'état alcalin de l'urine. D'ailleurs c'est un signe inconstant; son absence n'implique pas nécessairement la non-existence de la maladie à fer.

La *facilité de l'urine à se décomposer* indique-t-elle un état douteux? Si on n'est pas sûr de l'existence d'une affection à fer, celle-ci est cependant plus probable que l'affection à salpêtre. La *diminution de la force musculaire,* surtout dans les maladies aiguës, est un signe de probabilité pour une maladie à fer; en supposant que ce ne soit pas la suite d'une maladie du cerveau ou d'une maladie de tout l'organisme du genre cuivre. La couleur pâle, blanc sale, du *palais* et du *voile du palais* est une probabilité pour l'existence d'une maladie à fer et non à salpêtre; mais ce signe n'est pas plus sûr que les autres. Enfin des *taches noires* ou d'un *violet foncé sur la peau,* si elles ont des limites bien tranchées, si elles sont nombreuses, une coloration noire de tout un membre, sont des signes assez certains d'une maladie à fer et d'un haut degré de cette maladie. Des *taches bleues* sur l'un ou l'autre membre n'indiquent rien.

Mainte fièvre nommée putride n'est qu'une affection primitive à fer, attaquant l'organisme en totalité.

Certaines maladies à fer, attaquant l'organisme en totalité, sont liées à une maladie primitive d'un organe qui règne alors. Vous ne guérirez, dans ces cas, qu'à la condition d'unir le moyen universel, le fer, avec le remède de l'organe.

Souvent, en l'absence de tout signe, vu le défaut d'action du remède de l'organe, on a donné le fer avec succès.

L'*inflammation des yeux*, surtout celle qui est unie à un gonflement des paupières, est assez souvent une maladie à fer attaquant l'organisme en totalité.

Quand la maladie à fer domine, il survient fréquemment de pareilles inflammations. Des *inflammations chroniques et de mauvais aspect* du bord des paupières réclament l'usage du chlorure de fer à l'intérieur.

L'*angine* montre clairement que le fer dissipe tout aussi bien l'inflammation que le salpêtre; que l'inflammation n'est qu'un symptôme d'un état maladif de l'organisme en totalité dont la nature peut être très-différente.

Les *inflammations chroniques des amygdales,* du palais, et de la gorge, sont des affections très-incommodes. Souvent ce n'est qu'un symptôme d'une maladie à fer ; dans ces cas, on donne le chlorure de peroxyde de fer ; mais il faut avant cela bien étudier le cas.

Si la *fièvre scarlatine* est une affection de l'organisme en totalité, siégeant visiblement sur la peau et dans la gorge, l'acétate rendra les mêmes services que le salpêtre cubique dans la scarlatine à salpêtre. Lors même qu'on est appelé trop tard, on peut encore, sinon faire rétrograder la maladie, du moins l'arrêter.

La *glossite* est une forme rare, et cède très-bien au fer, si elle survient dans un temps où il règne des maladies de l'organisme en totalité du genre fer.

Des *gonflements inflammatoires de la mâchoire inférieure* et des glandes sublinguales qui apparaissent comme symptômes d'une fièvre aiguë sont très-bien guéris par l'usage du fer dans les mêmes circonstances.

La *toux,* guérissable par le fer, a ordinairement l'apparence d'une toux catarrhale que les remèdes du poumon, même l'antimoine, ne peuvent attaquer.

La *pleurésie* est fréquemment une affection de l'organisme en totalité, siégeant dans les poumons, les plèvres et les muscles intercostaux, et de nature inflammatoire. Le fer, dans ces cas, fait merveille.

Si la pleurésie est douteuse et du genre salpêtre, au bout de vingt-quatre heures et même encore plus tôt, l'aggravation de l'état du malade, et l'augmentation de la douleur de côté, viendront avertir qu'il faut prendre un autre remède que l'acétate de fer, et s'adresser au salpêtre cubique à haute dose.

Dans la pleurésie à fer, comme dans les autres maladies aiguës, on donne chaque jour de 30 gr. de teinture d'acétate de fer, pour 250 gr. d'une solution mucilagineuse. Le malade sent lui-même l'amélioration qui survient ; l'expectoration cesse d'être sanglante (pleuropneumonie?) et devient moins épaisse; la douleur et le sentiment de pesanteur dans la poitrine diminuent ou disparaissent complétement, quelquefois dès le premier jour ou le troisième. Dans la toux consécutive, qui est la conséquence de l'expectoration qui suit, en donnant le fer et tout au plus une boisson de racine de guimauve, le malade se rétablit complétement, en persévérant dans l'usage du fer.

Dans la première période, où la fièvre et la douleur de côté sont fortes, on se servira, comme moyen externe, de pommade de zinc ou de calamine, ou même d'iode ou d'acide pyroligneux, et non pas de moyens qui affaiblissent la peau.

C'est du reste un point important dans le traitement de la pleurésie, de ne pas laisser le plus léger reste de souffrance pulmonaire et de fièvre; tant que le malade n'a pas tout à fait le sentiment de la santé, nous devons continuer l'usage du fer.

Si on peut soupçonner, après le retour du sentiment de bien-être, que la toux persistante tienne à une affection primitive du poumon, on donne, quatre fois par jour, 0,05 et même 0,10 centigr. d'extrait de tabac vert. La toux est bien vite enlevée; mais il ne faut pas abandonner si vite le moyen universel; il faut au contraire l'associer au remède du poumon.

La *phthisie parvenue à suppuration* peut être tout aussi bien une maladie à salpêtre qu'une maladie à fer, en supposant que la maladie consensuelle de tout l'organisme, qui se manifeste ordinairement à l'état de fièvre, soit une affection primitive. L'urine est-elle rouge (cela n'existe pas toujours), par fois alcaline ou neutre; l'expectoration est-elle augmentée, le malade plus abattu, on devra, dans ce cas, administrer le fer et le continuer aussi longtemps qu'il aura

un bon effet. La phthisie catarrhale est juste celle dans laquelle le fer paraît faire merveille. Quelle que soit sa cause, elle est guérissable, tant qu'elle n'a pas formé d'abcès dans l'intérieur du poumon. La teinture d'acétate de fer (32 gr. par jour) et même le chlorure de peroxyde peuvent être donnés. On peut espérer la guérison si l'urine devient jaune-paille et acide, alors qu'elle était alcaline.

La *diarrhée* est souvent une maladie du genre fer, prédominant dans l'intestin, que le fer guérit. Dans les maladies à fer qui se présentent comme fièvre aiguë, la diarrhée est un accident fréquent. La disparition prompte de la diarrhée par l'usage du fer indique, dans ce cas, qu'on est dans la bonne voie.

La *fièvre bilieuse aiguë* est souvent associée à une maladie à fer de l'organisme en totalité; l'oxyde rouge de fer suffit ici. Si, pour neutraliser la bile âcre (dans les cas où elle l'est), on donne 16 gr. de natron, et que déjà le lendemain l'urine soit neutre ou alcaline, c'est une présomption non à dédaigner en faveur de l'existence d'une maladie à fer.

L'*hypocondrie et* l'*hystérie* sont souvent au fond une souffrance primitive d'un organe qu'il faut faire disparaître pour guérir.

L'hypocondrie n'est souvent aussi qu'une affection à fer de tout l'organisme, sans souffrance d'aucun organe.

Dans l'hypocondrie ancienne, tenant à une maladie à fer localisée dans l'abdomen, les troubles de la digestion dépendent, sans souffrance primitive d'aucun organe, de la rétention des matières ou d'une grande quantité d'acide. Si c'est une rétention de matières, elle peut exister dans le rectum; dans ces cas, donnez une fois par jour, à la même heure, un lavement de sel et d'eau pure; elle peut être dans l'intestin grêle, alors donnez le sel de Glauber ou de Seignette. Les malades s'en trouveront bien et le fer ne portera pas préjudice.

Chez quelques malades, quatre ou cinq heures après les repas, il y a diverses douleurs spasmodiques de l'intestin, dependant

d'une fermentation acide des aliments. Dans ces cas, on donne, toutes les heures jusqu'à six heures, une cuillerée d'une dissolution de 16 ou 32 gr. de natron dans 250 gr. d'eau.

Cependant il n'existe pas de fermentation acide de l'intestin dans tous les cas de maladies guérissables par le fer.

Pour s'assurer du fait, qu'on laisse jeûner l'individu jusqu'à midi, puis, qu'il prenne son repas et le natron, et l'on se convaincra bientôt de la fermentation acide des aliments.

Les *hémorrhoïdes* peuvent se trouver unies à une maladie à fer. L'apparition des tumeurs anales, après l'usage du fer est un bon signe; on applique alors deux sangsues.

Les souffrances primitives et anciennes des organes du ventre s'allient aussi très-bien à une maladie à fer de tout l'organisme. Le malade est déjà vieux, n'a jamais été hémorrhoïdaire; dans ces cas, n'employez pas les pertes de sang, car quand même il existerait des tumeurs anales, elles seraient plutôt la suite d'altérations organiques des viscères qu'un signe d'hémorrhoïdes.

La *non-apparition de la menstruation chez les jeunes filles* dépend quelquefois d'une maladie à fer de tout l'organisme; la limaille de fer ou le safran de mars apéritif, dans ces cas, font paraître les menstrues.

Le meilleur remède dans les *lochies sanglantes* est de donner, toutes les heures, une cuillerée de la dissolution suivante: Eau 250 gr., liq. ferri muriat. oxyd. 30 gouttes, gomme arabique 8 gr., teinture d'opium 15 gouttes.

Du reste, si les lochies dépendaient d'une souffrance primitive et consensuelle des viscères abdominaux, le fer ne conviendrait pas.

Dans les avortements où le placenta à demi-détaché amène des hémorragies redoutables, la liqueur styptique rend les meilleurs services, et favorise même l'expulsion.

La liqueur styptique réussit aussi très-bien dans les *pertes séminales nocturnes*. Ce n'est pas toujours une maladie à fer de tout l'or-

ganisme fixée sur les organes sexuels, mais c'est aussi quelquefois une affection consensuelle d'un autre organe.

Le *rhumatisme et la goutte* sont, dans beaucoup de cas, une maladie à fer de tout l'organisme, prédominant dans les muscles et les jointures; l'acétate, le sulfure, et le chlorure de fer, servent très-bien ici. Le *rhumatisme aigu* est enlevé avec une rapidité vraiment étonnante.

Dans la douleur *sciatique*, qui est souvent une maladie à fer de tout l'organisme fixée sur le nerf sciatique, on se trouve bien de la liqueur styptique.

Lorsque la sciatique n'est encore qu'une douleur lombaire et partant du nerf sciatique, il peut y avoir une affection consensuelle des organes abdominaux, avec bouche amère, flatuosités, éructations; dans ces cas, on donne avec succès une cuillerée par heure d'une boisson composée de 250 gr. d'eau contenant 16 gr. de magnésie calcinée, et 1 gr. 20 centigr. de fleurs de zinc. Alors, quand la douleur lombaire cesse, on commence l'usage du fer.

Le *vrai scorbut de terre*, caractérisé par la faiblesse, la douleur des jambes, les grosses taches bleues, l'haleine fétide, l'état spécial des gencives, la couleur plus ou moins foncée de l'urine et son alcalinité, disparaissent vite avec la liqueur styptique ou la teinture d'acétate de fer.

L'*hydropisie* est, dans quelque cas, une pure affection à fer de tout l'organisme qui, siégeant sur les reins, empêche la sécrétion.

L'alcalinité de l'urine montre, dans quelques cas, que l'affection est guérissable par le fer. Mais, si l'urine est rare, trouble, on emploie d'abord la verge d'or ou la cochenille, qui, augmentant la quantité des urines, permettent de reconnaître leur alcalinité. On peut ainsi se convaincre qu'on n'a pas affaire à une maladie des reins, que les remèdes des reins peuvent seuls guérir.

On se sert, pour guérir l'hydropisie, de la teinture d'acétate ou de la liqueur styptique; on continue le fer tant que l'urine n'est pas

redevenue acide, même quand l'hydropisie a disparu, si on veut arriver à une guérison radicale. Si la maladie se trouve liée à une maladie primitive locale, on y joindra les remèdes de l'organe malade.

L'hydropisie due à la fois à une maladie de tout l'organisme à fer, et à une altération organique ancienne, est quelquefois très-difficile à guérir; l'altération organique, dans ce cas, ne peut être toujours accusée d'avoir amené l'hydropisie; le fer est alors un moyen précieux.

La ponction n'a d'utilité que quand il n'y a pas d'autre perspective pour le malade. On peut encore, dans ces cas, soulager le malade par des frictions sur les extrémités inférieures avec une pommade composée d'axonge 2 p., essence de térébenthine 1 p.

Remèdes analogues au fer. — Les acides, surtout les acides minéraux ont une grande analogie d'action avec le fer.

L'acide sulfurique, à haute dose, guérit souvent la fièvre pétéchiale. On peut établir que le malade fait usage, terme moyen, de 16 gr. d'acide concentré par jour (?). Alors ordinairement, au troisième ou quatrième jour, il survient une selle liquide de couleur brune foncée; les premières selles sont, comme d'habitude dans cette fièvre, cadavériques, mais sans odeur. Dans ces cas alors, on administrera seulement la moitié, ou bien le quart de la dose.

Si l'acide produit des vomissements, on donne l'acide tartrique; mais si on soupçonne que les vomissements tiennent à l'estomac lui-même, on y ajoute de l'alcool.

3° Le cuivre.

Le cuivre a une force ulcérative bien manifeste; son usage interne ou externe hâte la suppuration des abcès qu'on ne peut résoudre; son action sur les verrues et autres excroissances est bien connue; ses mauvais effets peuvent être détruits par une addition de

cannelle; comme moyen universel, on en donne 0,05 à 0,10, et même 0,20 centigr. par jour.

Teinture d'acétate de cuivre.

Dans les fièvres aiguës, donnez par cuillerée, toutes les heures, eau dist. 220 gr., eau de cannelle 32 gr., gomme adrag. 4 gr., teinture de cuivre 6 gr.; cela ne donne ni nausées, ni vomissements.

Le cuivre est une substance très-sympathique à la nature humaine; il sert dans des maladies de tout l'organisme, ou dans un mélange de maladie primitive d'un organe et d'une affection de tout l'organisme, dans les maladies aiguës ou chroniques. Les maladies à cuivre sont encore plus difficiles à reconnaître que celles à fer et à salpêtre.

On peut reconnaître une telle maladie par l'expérimentation, comme le chimiste. *Son effet, comme remède universel,* est si bien déterminé, si salutaire, si rapide, qu'on sait bientôt à quoi s'en tenir sur l'état de l'organisme, en l'employant comme moyen d'expériment.

On voit les *débilités musculaires* s'améliorer dans l'espace d'un jour, les anxiétés se passer, l'urine s'éclaircir; on pourra juger d'après ces signes.

L'urine, avant l'usage du cuivre, était-elle claire; si elle devient plus épaisse, on n'est pas dans la bonne voie; on doit examiner l'urine tous les jours.

Toutes les formes de maladie cèdent au cuivre, si elles sont la manifestation d'une affection propre de l'organisme, que nous appellerons maladies à cuivre, parce qu'elles sont mieux et plus sûrement guéries par ce corps.

Les *céphalalgies* violentes, continuelles, périodiques, irrégulières, la *prosopalgie,* sont guéries par le cuivre. Mais si la prosopalgie est une affection consensuelle, c'est l'organe primitivement atteint qu'il faut guérir.

Les *glossites chroniques* sont surtout bien guéries par le cuivre.

Dans les cas d'*apoplexie* guérissables, le vin, l'éther, et d'autres moyens vivifiants, sont dépassés par le cuivre.

Les paralysies, qui sont seulement une prédominance d'une affection de l'organisme en totalité dans la partie paralysée, seront enlevées par le moyen universel approprié.

La *paraplégie* réclame trois mois d'usage du cuivre pour se guérir.

L'*angine* et la *scarlatine* peuvent se bien trouver de l'emploi du cuivre; c'est que la scarlatine est quelquefois une maladie à cuivre.

Dans les *débilités musculaires* guérissables par le cuivre, on donne, jour et nuit, toutes les heures, une cuillerée de la préparation suivante : eau, 220 gr.; gomme adrag., 1 gr. 20 centigr.; eau de cannelle, 32 gr.; teinture d'acétate de cuivre, 8 gr.

Lorsque, dans une scarlatine à cuivre, il y a du dévoiement, la teinture de cuivre en émulsion fera le meilleur effet.

Lorsque, par une maladie à salpêtre, ou différents états de l'organisme, la *salivation* survient après l'usage du mercure, on en triomphe par l'usage interne du cuivre; il n'en sera plus de même si la salivation survient par une maladie à fer de tout l'organisme. Le cuivre n'a pas autant de valeur dans la salivation qui est la suite de frictions, que dans celle causée par l'usage interne du mercure.

La *toux* est rarement une maladie à cuivre de tout l'organisme.

La paralysie commençante du poumon. Chez les vieillards et chez quelques jeunes gens, au milieu d'une fièvre aiguë se développe quelquefois une suffocation subite et extrêmement grave; cette suffocation disparaît quelque temps pour revenir plus forte. Le cuivre a ici les meilleurs effets, mais il faut en continuer l'usage encore quelques jours; et avoir du reste, égard à tous les autres états morbides.

Il n'est pas rare que la *pleurésie* soit une manifestation d'une maladie à cuivre de tout l'organisme : un léger délire, et la perte des forces musculaires sont des signes d'une maladie à cuivre.

Dans la pleurésie, maladie à cuivre, la douleur de côté, la diffi-

culté de respirer, le sentiment de pesanteur et de resserrement au milieu de la poitrine, la toux, et l'expectoration sanglante (?), ne manquent jamais.

La jaunisse, quoique très-rarement, représente un mélange d'une maladie primitive du foie, et d'une affection à cuivre de tout l'organisme. On donne alors, toutes les heures, une cuillerée du mélange suivant : eau, 250 gr.; gomme arabique, 32 gr.; eau de noix vomique, 8 gr.; teinture de cuivre, 6 gr.

Mainte diarrhée n'est qu'une affection de tout l'organisme prédominant dans l'intestin et soumise à l'action du cuivre; on donne alors la teinture dans une dissolution de gomme, ou dans une émulsion pour les estomacs très-irritables.

L'*hydropisie, maladie à cuivre*, est rare proportionnellement aux autres hydropisies. Si on veut réussir dans l'emploi du cuivre, qu'on se persuade bien qu'on n'a pas affaire à une souffrance d'un organe, souffrance dont dépend le trouble de la sécrétion rénale.

L'*urine est-elle alcaline*, on n'a pas besoin d'employer le cuivre; mais est-elle acide, on le fera avec beaucoup de succès. On se sert de la teinture à petites doses répétées : 15 gouttes toutes les heures ou toutes les deux heures.

Dans les cas où l'urine est très-diminuée, brune et même trouble, l'usage du fer lui rendra sa clarté en trois jours; si l'urine reste trouble, c'est qu'il ne s'agit pas d'une maladie à cuivre.

Dans les cas où le cuivre a d'abord réussi à exciter la sécrétion urinaire, si l'amélioration s'arrête, il faut chercher avec quel organe la maladie à cuivre de tout l'organisme se trouve liée.

L'hydropisie à cuivre se guérit par le cuivre, et non par un autre moyen même analogue au cuivre.

Les diurétiques ne guérissent pas l'hydropisie à cuivre, la paracentèse ne sert à rien, les purgatifs mènent le malade au cimetière.

L'*anasarque et* l'*ascite* se guérissent par le cuivre, mais non pas l'hydropisie de poitrine.

Hématurie. Quand le sang vient des reins, c'est quelquefois au fond une maladie à cuivre de l'organisme en totalité.

Si l'hématurie n'est qu'un haut degré d'une affection à fer de tout l'organisme (dans la fièvre pétéchiale, par exemple), elle sera plutôt empirée qu'améliorée par le cuivre.

Le *rhumatisme* est assez souvent, surtout pendant certaines années, une maladie à cuivre. Il en peut être de même des *douleurs rhumatismales* dites goutteuses; un autre moyen que le cuivre aura de la peine à guérir, dans ces cas.

Les *exanthèmes chroniques* sont souvent une manifestation d'une affection à cuivre de tout l'organisme.

Les *démangeaisons insupportables* sont souvent enlevées par l'usage interne du cuivre.

Les *dartres humides* qui envahissent une notable portion de la peau peuvent être enlevées par le cuivre.

Dans tous les cas où l'éruption est bien une affection de cuivre de tout l'organisme, le soufre et les autres moyens n'ont aucune action; le cuivre seul guérit.

Le cuivre tue les vers; il ne les chasse pas seulement du tube digestif comme font d'autres moyens.

Pour tuer avec certitude l'*ascaride lombricoïde,* on associe la teinture ou l'oxyde noir à l'opium. Souvent il faut donner la teinture seule à dose telle, qu'elle ne fasse pas vomir, ou bien l'oxyde noir en poudre ou en pilules.

Rien n'est plus efficace contre le *tœnia,* que l'oxyde noir à la dose de 0,05, 0,10, 0,15, 0,20 centigr. quatre fois par jour; *c'est un poison mortel pour le tœnia.*

Conclusion sur les remèdes universels :

1° Les *maladies à salpêtre* peuvent se transformer en *affection de cuivre;* —*a,* chez les jeunes gens débauchés et ivrognes ; —*b,* chez les vieillards dont l'organisme est en voie de dépérissement ; —*c,* chez les jeunes et les vieux, les faibles et les forts, si la maladie à salpêtre

dure trop longtemps, ou est combattue par des émissions sanguines immodérées ou par le mercure.

2° Les *maladies à salpêtre* peuvent se transformer en maladie à fer, dans les mêmes circonstances que celles qui favorisent leur transformation en maladie à cuivre.

Le *fer et le cuivre sont opposés au salpêtre dans leurs effets.*

Les *remèdes universels* rendent de grands services, comme moyens de diagnostic, lorsque les autres moyens de diagnostic font défaut.

Dans ces *troubles maladifs* qu'on voit quelquefois chez les enfants au moment du développement du corps, sans qu'on puisse saisir aucune affection d'organe, mais qui s'accompagnent d'un état de langueur tout particulier, le fer et le cuivre rendront des services.

Dans l'*amaigrissement*, qui se manifeste quelquefois chez des individus formés, sans dérangement visible de la fonction d'aucun organe, on voit, après l'usage du fer ou du cuivre, la nutrition redevenir normale, et ces individus reprendre toute la fraîcheur de la santé.

Dans les *inflammations qui ne peuvent se résoudre*, le cuivre produit une prompte et bonne suppuration. Le fer et le cuivre arrêtent la gangrène et hâtent la chute des parties gangrenées. Dans des abcès de mauvaise nature qui sont difficiles à guérir, le fer et le cuivre ont des effets surprenants.

REMÈDES GÉNÉRAUX DU VENTRE.

1° SEMENCES DE CHARDON-MARIE.

La vertu de ce remède réside dans l'enveloppe de la graine.

Poudre. Quatre à cinq fois par jour, une petite cuillerée à thé.

Décoction. 16 à 32 grammes de semences pilées, pour 500 grammes d'eau; réduire de moité; une cuillerée toutes les heures.

Teinture. 15 à 30 gouttes, quatre à cinq fois par jour, dans de l'eau ou du lait, 1 ou 4 gouttes seulement, quand il y a une diarrhée consensuelle.

Application. Ce remède a une action très-salutaire sur le foie et la rate.

Pour calmer les accidents causés par les calculs biliaires, pour guérir les souffrances du foie et de la rate qui sont la cause des coliques consensuelles, rien ne l'égale. Les hémoptysies et douleurs de poitrine consensuelles, la fièvre hépatique aiguë avec pleurodynie, la toux, l'expectoration sanglante, la métrorrhagie et l'épistaxis consensuelles, se trouvent très-bien de son emploi.

2° MIXTURE DE DURANDE. — MÉLANGE D'ÉTHER ET D'ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE.

Le meilleur mélange est le suivant : 16 p. d'éther pour 1 p. d'essence; 10 gouttes pour commencer, dans une demi-tasse d'eau, trois fois par jour; 5 gouttes pour les enfants irritables. S'il survient de la douleur au foie, que l'urine se fonce, à la place de ce remède, on emploie le chardon marie jusqu'à disparition de ces accidents.

Application. Contre les calculs biliaires et les obstructions du foie, c'est le meilleur moyen dans ce dernier cas.

REMÈDES SPÉCIAUX DU FOIE.

1° QUASSIA ET EAU DE QUASSIA.

Une demi-cuillerée d'eau de quassia, quatre fois par jour.

Il est une maladie du foie qui apparaît souvent à l'état chronique, et amène facilement l'hydropisie. Les drastiques amènent une diarrhée chronique qui peut s'établir d'elle-même. L'eau de quassia est

ici un remède sûr ; en outre, il n'y a pas de signe plus certain pour reconnaître cet état, que l'administration même du remède.

2° CHELIDONIUM.

Application. Dans les douleurs de poitrine et les dévoiements consensuels, mais surtout dans les maladies chroniques du foie.

Doses. S'il n'y a pas de *diarrhée,* 4 gr. de teinture de chélidoine dans 250 gr. d'eau par cuillerées, toutes les heures. Sil y a de la *diarrhée,* 1 gr. 20 centigr. de la teinture, 12 gr. d'huile d'œillet, 32 gr. de gomme arabique, et 250 gr. d'eau, par cuillerées, toutes les heures. Cela adoucit très-souvent la diarrhée.

3° MÉLANGE DE CHLORURE DE CALCIUM ET DE TEINTURE DE CHÉLIDOINE.

Dose. Solution de chlorure de calcium, 64 gr. ; teinture de chélidoine, 4 gr. ; 15 gouttes dans une demi-tasse d'eau, à prendre cinq fois par jour.

Application. Dans une maladie aiguë et chronique du foie dont les signes diagnostiques manquent.

4° NOIX VOMIQUE.

Dose. Cinq fois par jour, 15 gouttes de teinture de noix vomique dans une demi-tasse d'eau, dans les toux consensuelles.

Application. 1° Rétention de la bile dans ses canaux ; 2° contre la sécrétion exagérée, contre le flux de la bile dans l'intestin, et par conséquent contre la *jaunisse*, la *fièvre bilieuse*, la *colique bilieuse,* le *vomissement*, et la *diarrhée.*

Comme préparation dans la première période de la fièvre bilieuse, on doit donner les alcalins pour neutraliser les acides ; 16 gr. de carbonate de soude, ou 8 gr. de carbonate d'ammoniaque, en vingt-

quatre heures. Mais s'il y a plus de propension à la constipation qu'à la diarrhée, on donne la magnésie 16 gr.; après cela la cure proprement dite. On doit continuer l'usage des alcalins tant que le goût amer, la réplétion de l'estomac, l'augmentation des incommodités persistent.

5° SAFRAN.

Dans la dysenterie hépatique (dépendant d'une affection primitive du foie guérissable par le safran), donnez de petites doses.

REMÈDES DE LA RATE.

Les souffrances consensuelles dues à une affection de la rate sont : la *gastralgie*, souvent les *toux violentes*, les *coliques*, des *diarrhées chroniques*, plus souvent la constipation, rarement l'asthme; le trouble des fonctions des reins et l'hydropisie qui en dépend; chez les femmes, tantôt la rétention des menstrues, tantôt les hémorrhagies, tantôt les flueurs blanches.

1° CHARBON DE BOIS.

Charbon de tilleul, 1 à 2 gr., deux ou trois fois par jour.

Quand la maladie de la rate est accompagnée de douleurs de poitrine consensuelles, on guérit souvent ainsi des toux graves.

2° BULBE DE SCILLE.

Excellent contre les maladies douloureuses de la rate, 15 à 30 gouttes de teinture, cinq fois par jour.

3° EAU DISTILLÉE DE GLAND.

Dose. Quatre fois par jour, une demi-cuillerée dans de l'eau ordinaire.

Application. Dans les *hydropisies de la rate* surtout; dans les obstructions anciennes de la rate, s'il survient un dévoiement qui dure au delà d'un jour il faut cesser, ou au moins diminuer la dose du remède; contre la fièvre splénique aiguë survenue au milieu d'une fièvre hépatique.

4° BAIES DE GENIÈVRE.

Dans les souffrances de la rate, elles agissent par leur principe immédiat fixe.

5° HUILE VOLATILE DE SUCCIN.

On en donne 0,60 centigr. à 1 gr. 20 centigr. dans 192 gr. d'eau distillée de gland. Très-utile dans les affections douloureuses de la rate accompagnées de phénomènes spasmodiques (chez les hystériques et les hypochondriaques).

6° CONIUM MACULATUM (grande ciguë).

On la donne avec du sucre de lait, de la réglisse, ou du gui de chêne. — Dans les toux consensuelles d'origine splénopathique.

7° MAGNESIA TARTARICA.

La dose moyenne est d'un gramme 20 centigrammes. Elle n'a pas d'effet laxatif à cette dose. Pour les intestins très-irritables, on diminue la dose. — Dans certaines maladies de la rate.

8° CIGUË.

On mêle l'extrait de ciguë avec l'emplâtre ammoniacal usuel. — Dans les affections douloureuses chroniques de la rate.

9° ACIDE PYROLIGNEUX.

En frictions, 2 ou 3 fois par jour, sur l'hypochondre gauche. — Dans des affections douloureuses de la rate.

REMÈDES DU PANCRÉAS.

IODE.

Dose. 30 gouttes de teinture dans 250 gr. d'eau, avec un gramme 20 centigr. de gomme adragante.

Application. Les reins peuvent être pris consensuellement chez ceux qui souffrent d'une fièvre aiguë dépendant du pancréas. L'urine est brune dans certains cas, et l'amélioration se manifeste sans que l'urine s'éclaircisse. Dans ces cas, la verge d'or vient à bout de ce symptôme. — Dans les toux qui dépendent du pancréas, l'iode réussit.

REMÈDES DU PLEXUS COELIAQUE.

EAU D'AMANDES AMÈRES.

Dose. 30 gr. dans une potion gommeuse de 250 gr. Une cuillerée toutes les heures pour 24 heures.

REMÈDES DE L'ESTOMAC.

1° SOUS-NITRATE DE BISMUTH.

2° ACÉTATE DE POTASSE.

3° ACÉTATE DE SOUDE.

4° CARBONATE D'AMMONIAQUE.

Dose. Carbonate d'ammoniaque, 8 gr., dans 220 gr. d'eau contenant un gramme 25 centigr. de gomme adragante. Une cuillerée toutes les heures.

Ces quatre moyens arrêtent très-bien les vomissements. Si les vomissements tiennent à l'influence d'un acide âcre sécrété dans l'estomac, il n'y a rien de meilleur que le carbonate d'ammoniaque.

5° IODE.

Dose (la teinture seule). 30 gouttes dans 250 gr. d'eau avec de la gomme adragante. Une cuillerée toutes les heures.

Il arrête très-bien les vomissements, et aussi les douleurs d'estomac.

6° CHLORURE DE CALCIUM.

Dose. 15 gouttes de solution (une partie de ce sel pour 2 parties d'eau) dans une demi-tasse d'eau, toutes les heures.

Il est excellent pour arrêter les vomissements. Il sert aussi dans un état maladif de l'estomac qui ne s'annonce pas toujours par des vomissements, mais aussi par d'autres sensations comme de la douleur, du gonflement gastrique après les repas, des rapports, etc. L'acétate de soude et d'autres remèdes sont aussi très-utiles dans ces cas.

REMÈDES DE L'INTESTIN.

1° MÉLANGE D'HUILE D'OEILLET, DE GOMME ARABIQUE ET D'EAU.

On donne ce mélange (huile, 92 gram., gomme, 32 gram., eau, 250 gram.) dans les *affections douloureuses de l'intestin* avec constipation ou sans diarrhée. L'huile seule doit être administrée dans la *diarrhée* même *douloureuse,* surtout chez les enfants.

C'est un remède précieux. Il agit aussi sur les canaux biliaires.

2° IODE.

On donne la teinture : 40 gouttes dans eau 250 gr., contenant gomme adragante, 1 gr. 20 centigr. ; une cuillerée toutes les heures ou les demi-heures.

Application. Dans les douleurs de ventre qui ne dépendent pas de substances âcres ou d'un amas de matières.

3° MÉLANGE DE TEINTURE DE NOIX VOMIQUE ET D'ASA FOETIDA.

Dose. Asa fœtida, 8 gr.; blancs d'œufs, q. s.; eau, 250 gr.; teinture de noix vomique, 12 gr., ou aussi 16 gr. Dans les cas pressés, une cuillerée toutes les demi-heures; dans les cas moins pressés, une cuillerée toutes les heures. — Dans presque toutes les douleurs de ventre, dans les maladies du foie. S'il en est besoin, on a en outre recours aux frictions avec du baume de savon liquide, ou bien le liniment savonneux alcoolique avec de l'ammoniaque, à parties égales. Au bout d'une demi-heure, la douleur est apaisée.

4° ACÉTATE DE ZINC.

Par ses propriétés calmantes, ce remède est vraiment un *opium minéral.*

Dose. Acétate de zinc, 6 gr.; gomme arabique, 32 gr.; eau, 250 gr. Une demi-cuillerée les quatre premières heures, parce qu'il produit facilement des nausées et des vomissements; plus tard, une cuillerée. On apaise très-bien la diarrhée par ce remède.

5° MÉLANGE D'EXTRAIT DE MIMOSA CATECHU ET DE SEL AMMONIAC.

Dose. Extrait de cachou, 32 gr.; sel ammoniac, 16 gr.; gomme arabique, 32 gr.; eau, 250 gr. Une cuillerée toutes les heures ou toutes les deux heures.

Application. Dans la *diarrhée* tenant à une véritable affection primitive de l'intestin, c'est un des meilleurs remèdes.

Les *diarrhées consensuelles* tenant à des *calculs biliaires* ou rénaux se trouvent très-mal de ce remède.

6° AROMATES.

Noix muscade, macis, géroflier aromatique, sont utiles dans les affections douloureuses de l'intestin et la diarrhée.

REMÈDES LAXATIFS.

1° LAVEMENT DE SEL DE CUISINE.

Dans la constipation due à l'insensibilité de l'intestin, on fait prendre un lavement tous les jours, à la même heure.

2° COLOQUINTE.

La teinture par gouttes, à petites doses. — Dans les cas où la rareté des selles tient à une insensibilité du colon.

3° SELS LAXATIFS.

Sel de Glauber, sel de Seignette. 32 grammes de sel de Glauber pour une livre d'eau, quand les lavements ne réussissent pas.

VERMIFUGES.

CUIVRE, ALOÈS, HUILE, SEMEN-CONTRA.

L'extrait de semen-contra est donné contre les ascarides lombricoïdes, l'aloès contre les ascarides vermiculaires.

REMÈDES AGISSANT SUR LE SYSTÈME DE LA VEINE PORTE.

Les maladies qui dépendent d'un état pléthorique du système veineux abdominal sont surtout : l'*hypochondrie*, les *vertiges*, les *altérations de la vue*, les *inflammations chroniques des mâchoires et de la bouche*, la *toux*, l'*asthme*, les *difficultés d'uriner*, les *douleurs goutteuses des genoux et des talons*, dans quelques cas, la *colique*, les *gastralgies* (surtout pendant le temps de la digestion), la *coxalgie*, l'*impuissance virile* ou *une extrême lubricité*.

1° LE SOUFRE.

On donne le soufre sublimé en poudre ou en pilules avec de la gomme et du sucre. Il est très-salutaire dans les maladies du système veineux abdominal, quand il y a une constipation opiniâtre; on

donne une moyenne dose, et on aide son effet par du sel de Glauber ou de Seignette.

2° SANGSUES A L'ANUS.

Placer 6 à 8 sangsues à trois reprises différentes, avec un intervalle de huit jours entre chaque application.

Chez les jeunes gens dont les parents sont hémorrhoïdaires ou qui se plaignent de strangurie, on empêche, par les sangsues, la formation des tumeurs hémorrhoïdales.

On enlève souvent les *souffrances consensuelles de la vessie*, telles que la strangurie ou la dysurie par le soufre, le salpêtre et une application de sangsues.

REMÈDES DES ORGANES URINAIRES.

Les affections consensuelles qui tiennent à une maladie primitive des reins sont les *céphalalgies unilatérales périodiques*, la *toux* avec expectoration, les accès d'*asthme*, les *nausées* opiniâtres (que les remèdes de l'estomac ne guérissent pas), les *vomissements*, les *douleurs intestinales*, les *diarrhées chroniques*, la *strangurie*, l'*ascite* et l'*anasarque*, les douleurs du *talon* ou du *gros orteil*, et chez les femmes des *pertes sanguines*.

1° MAGNÉSIE.

2° EAU DE CHAUX.

3° ALCALINS.

Dans les cas où l'acide de l'urine, augmentant dans les reins, empêche leur travail sécrétoire et produit ainsi l'hydropisie. Les pur-

gatifs, en agissant sur l'intestin, débarrassent les reins; mais ils sont incertains.

4° TARTRE SOLUBLE.

Comme moyen d'exciter la sécrétion urinaire dans les hydropisies

5° SEMENCES DE COLOQUINTE.

30 gouttes, quatre fois par jour, excitent la sécrétion urinaire.

6° MACÉRATION D'OPIUM.

Cinq gouttes de teinture dans de l'eau, pour vingt-quatre heures. Dans les *affections des reins,* suite d'excrétion diminuée des urines, point de côté à droite, urine rouge, douleurs au talon et au gros orteil, quand il n'existe aucune affection du foie, de la rate, du mésentère et du cerveau : tels sont les signes qui montrent une affection des reins.

7° COCHENILLE.

Cochenille, 8 grammes; sucre de lait, 64 grammes; toutes les deux heures une cuillerée. Excellent remède dans les maladies des reins; il enlève assez sûrement les céphalalgies et les prosopalgies consensuelles dépendant d'une souffrance de reins.

8° VERGE D'OR.

En infusion, 16 grammes pour cinq tasses d'eau; c'est un remède du rein à proprement parler, mais qui est sans effet contre les pierres rénales.

9° FOMENTATIONS CHAUDES.

On met du son daus de l'eau chaude, on en remplit ensuite des sacs. Les applications de ces sacs sur les reins sont un bon moyen de sédation dans les difficultés d'uriner tenant à des calculs.

10° MAGNÉSIE CALCINÉE ET COCHENILLE.

Non-seulement ce mélange apaise les divers accidents qui sont la conséquence de la gravelle, mais aussi il facilite la sortie des graviers.

11° TEINTURE DE BOURSE-A-PASTEUR.

Trente gouttes 5 fois par jour. Dans la gravelle, ce remède apaise les divers accidents.

REMÈDES DE LA VESSIE ET DE L'URÈTHRE.

1° CHAMPIGNONS DU ROSIER (BÉDÉGUAR).

On les trouve sur le tronc du rosier sauvage. 30 ou 40 gouttes de teinture, toutes les heures ou toutes les deux heures; on peut aussi donner par cuillerées un mélange de 220 grammes d'huile d'œillet, et 32 grammes de bédéguar. C'est très-utile dans la strangurie et la rétention d'urine.

2° LIQUOR AMMONII SULFURATI.

Cinq à 6 gouttes dans une demi-tasse de lait, toutes les deux heures.

REMÈDES DE L'UTÉRUS.

1° TEINTURE DE NOIX VOMIQUE ET DE CASTOREUM.

On donne, 4 à 5 fois par jour, 30 gouttes de ce mélange quelques jours avant les règles, et on continue aussi longtemps qu'elles fluent. Ce mélange calme les douleurs qui précèdent ou accompagnent la menstruation; on doit l'administrer dans les vomissements des femmes enceintes, de même dans les tranchées tenant bien réellement à une affection primitive de l'utérus.

2° BORAX.

Dans l'état puerpéral, les souffrances de l'utérus sont presque toujours une affection de l'organisme en totalité; mais il y a une douleur de l'utérus qui est bien due à une affection de cet organe, ce qu'il est facile de reconnaître par la pression. Après la montée du lait, les lochies peuvent reparaître abondantes ou rares, sanglantes ou non, sans que ces sécrétions éloignent l'affection douloureuse; le borax est alors le meilleur moyen, il l'emporte sur la médication antiphlogistique.

REMÈDES CONTRE L'INFLAMMATION GASTRIQUE DE L'ŒSOPHAGE.

1° ACIDE BORIQUE.

L'inflammation gastrique de l'œsophage est commune quand il règne des fièvres gastriques. Le caractère de ce mal est la diffi-

culté d'avaler. On donne l'acide borique, et l'inflammation érysipélateuse, visible dans l'arrière-gorge, disparaîtra.

2° MAGNÉSIE.

Dans les inflammations de l'œsophage, après l'acide borique, on donne une potion à la magnésée (magnésie, 16 grammes; eau, 220 grammes), on ne donne pas l'ammonium.

(Toutes les soupes sont extrêmement nuisibles à ceux qui produisent des acides. Les gens qui ont beaucoup d'acide doivent prendre, avant midi, du pain, de la viande, encore un aliment solide.)

REMÈDES DES ORGANES THORACIQUES.

REMÈDES DU COEUR.

Digitale. 0,50 ou 0,75 centigr., plus 250 ou 384 grammes d'eau réduite de moitié; une cuillerée 4 fois par jour; le tout doit être pris en deux ou trois jours.

Les *souffrances primitives du cœur,* qui ne sont pas dues à des altérations organiques, sont guéries par la digitale.

Aussitôt que les difficultés de respirer, la tension précordiale, cessent, on discontinue l'usage de la digitale.

Les *souffrances consensuelles* auxquelles donnent lieu les altérations du cœur sont l'*hydropisie de poitrine,* l'*ascite*, l'*hémoptisie,* une *affection de la trachée* qui se manifeste par de la suffocation; une *affection du foie* plutôt en augmentation que diminution d'excrétion biliaire; une *affection de l'estomac* manifestée par des anxiétés précordiales ou par suffocation; une *affection des reins* manifestée par

des urines fréquentes ou rares, ou par un défaut de sécrétion et une couleur anormale des urines; des coarctations du rectum ; enfin un sentiment de faiblesse et de défaillance.

On traite alors les souffrances consensuelles avec la digitale; mais, celles-ci sont-elles des souffrances idiopathiques primitives d'un organe, on donne le remède propre à cet organe.

Il est nécessaire d'écarter les affections des autres organes dans les maladies du cœur, car on aplanit ainsi les voies pour la digitale.

REMÈDES DU POUMON.

1° SEL AMMONIAC.

On en donne 8 grammes avec 0,50 centigr. d'extrait de jusquiame et 0,50 centigr. de gomme adragante dans 124 grammes d'eau pour 24 heures.

Le sel ammoniac a une grande analogie avec le salpêtre, à cause de son action sur tout l'organisme, et il peut le remplacer.

Il guérit peu à peu les excrétions muqueuses morbides de la surface interne du poumon, et enlève la *toux* qui en dépend; il modère aussi la sécrétion purulente des abcès qui se sont formés dans le poumon.

Dans les petits abcès qui tiennent aux tuberculrs pulmonaires, le sel ammoniac est fort utile.

2° SOUFRE DORÉ D'ANTIMOINE.

0,05 centigr., 4 fois par jour, avec du sucre de lait; on en peut donner de 0,20 à 0,50 centigr., en 24 heures, dans une potion, ce qui est la meilleure forme.

Dans les affections de poitrine, avec ou sans fièvre, avec ou sans

douleur, avec ou sans gêne de la respiration, on ne peut douter de ses bons effets.

Dans la phthisie existe une toux qui peut être guérie par ce moyen, on peut, par ce remède, ralentir le développement de la phthisie pulmonaire; du reste, il n'y a point de signe pour reconnaître une pareille maladie antimoniale, on se guide sur l'épidémie régnante.

3° EXTRAIT DE TABAC.

On se sert de *nicotiana rustica;* on prend l'extrait du suc frais des feuilles qui n'a pas l'odeur du tabac desséché; 0,10, 0,20 à 0,40 centigr. en 24 heures.

Dans la toux pulmonale, dans un *état maladif propre* du poumon, pour lequel malheureusement il n'y a pas de signes, dans les toux invétérées, l'extrait de tabac peut prévenir la phthisie; c'est le meilleur moyen à opposer à ce qu'on appelle *crachement de sang.*

Mais il faut toujours examiner l'état de l'organisme en totalité: tantôt il faudra donner le salpêtre, et tantôt associer l'extrait de tabac.

Dans les hémoptisies qui dépendent d'une affection de tout l'organisme placée sous l'influence du fer, le tabac est pour le moins superflu, s'il n'est point nuisible.

REMÈDES DE LA TRACHÉE.

1° SOUFRE DORÉ D'ANTIMOINE.

Dans les *enrouements* avec de la sensibilité dans les bronches, lorsque la douleur augmente par la pression et par la toux, c'est le remède approprié, tant que la maladie n'est pas invétérée.

2° MERCURE.

Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à l'inflammation des gencives. Ordinairement il adoucit les enrouements invétérés, dès que l'air expiré par le nez a de l'odeur pour le malade.

MALADIES DES ORGANES DE LA TÊTE.

REMÈDES CONTRE LES RHUMES.

Les *fumigations* et les poudres à priser, telles que le camphre avec l'usage interne du salpêtre cubique, guérissent très-promptement les rhumes ordinaires.

REMÈDES CONTRE L'ÉPISTAXIS.

1° FER.

On donne la teinture de chlorure de fer.

L'épistaxis est une affection de tout l'organisme, se manifestant dans les fosses nasales, et qui est sous l'influence du fer.

L'épistaxis est, dans beaucoup de cas, une affection consensuelle provenant d'une irrégularité dans le système de la veine porte, tenant à des obstacles dans le foie et la rate.

En mettant de la glace ou de la neige sur la tête et la nuque, ou en plaçant le malade sous une pompe, de telle façon que le jet d'eau froide tombe sur la tête et la nuque, on guérit ces états morbides.

2° ZINC.

L'épistaxis est-elle une affection primitive de la muqueuse nasale, on peut l'attaquer par les remèdes céphaliques, surtout par le zinc.

Contre les petits boutons qui surviennent à la face interne des ailes du nez et de la cloison, qui passent à suppuration avec plus ou moins de douleur, la pommade de zinc est un excellent moyen ; tous les soirs on en met dans le nez. Si elle ne réussit pas, on prend la pommade mercurielle ; toutes les autres pommades sont inutiles.

REMÈDES CONTRE LES APHTHES DES ENFANTS.

4 grammes de borax dans 150 gram. d'eau, contre les aphthes des enfants, chez les enfants à la mamelle; il faut en même temps donner à la nourrice la soude ou l'ammoniaque.

2° BAUME DE VIE D'HOFFMANN AVEC LE SIROP D'ÉCORCES D'ORANGES.

Baume d'Hoffmann, 1 p.; sirop d'écorces, 2 p. Plusieurs fois par jour, en frotter les gencives, surtout quand elles sont saignantes et couvertes de pellicules de muguet.

REMÈDES CONTRE LE GONFLEMENT DE LA PAROTIDE.

IODE.

Il agit très-bien quand le gonflement de la parotide est chronique. On le donne *intus* et *extra*.

Le meilleur traitement des engorgements glanduleux du cou chez les enfants est le suivant : on met un linge assez grand enduit de pommade de calamine sur les glandes indurées, et on donne le salpêtre cubique pour diminuer la fièvre. S'il y a beaucoup de tension et de douleur, on met un cataplasme adoucissant le jour, et de la pommade de calamine pendant la nuit; la résolution s'opère rapidement, sinon la suppuration aura lieu avec moitié moins de douleur. On facilite l'ouverture de l'abcès par une pommade composée de cérat, 16 grammes, et carbonate de cuivre, 0,20 à 0,25 centigrammes.

REMÈDES CONTRE LA DARTRE HUMIDE DES VOIES AUDITIVES EXTERNES.

Cette dartre, liée à un écoulement infect, cède à une solution de sublimé; un chiffon trempé dans cette solution et mis chaque jour dans l'oreille est un moyen puissant.

REMÈDES DU CERVEAU.

1° TABAC.

Dans les affections fébriles du cerveau, son action est très-rapide. L'huile essentielle de tabac agit surtout sur le cervelet et la moelle. Dans les fièvres cérébrales, la douleur derrière la tête est le phénomène le plus constant.

On donne toutes les heures une cuillerée du mélange suivant : 8 grammes de salpêtre cubique, 16 grammes d'esprit de tabac, et 250 grammes d'eau. Si ce moyen échoue, parce que l'organisme en

totalité a déjà pris un autre caractère, on donne à la place du salpêtre 8 grammes de peroxyde rouge de fer, et 0,50 centigrammes de gomme adraganthe.

2° STRAMONIUM.

Dans les violentes céphalalgies, où la douleur est au sommet de la tête, il y a de la fièvre. On donne ordinairement 4 gram. de la teinture des semences de stramoine en vingt-quatre heures; on peut aller à 6 grammes, mais avec prudence. On peut aussi donner toutes les heures une cuillerée du mélange suivant : teinture d'acétate de fer, 32 gram.; gomme arabique, 32 gram.; 4 gram. de teinture de stramoine, et 220 grammes d'eau, pour les vingt-quatre heures.

3° CHLORURE D'ARGENT.

On en peut donner 9, 10 centigram. par jour sans aucun danger. Il facilite les selles; cet effet cesse bientôt de lui-même. Dans les fièvres cérébrales, où les malades se plaignent d'étourdissements très-analogues aux vertiges, il fait cesser ce symptôme et apaise la fièvre.

4° ZINC.

Pour les vingt-quatre heures, 6 grammes comme dose ordinaire, 8 grammes comme dose extraordinaire. On met 6 grammes dans 250 gram. d'eau avec 32 gram. de gomme arabique; on donne par cuillerées toutes les heures. On peut aussi, avec un extrait qui n'a pas d'effet contraire ou seulement avec de la gomme arabique, faire 30 pilules et en donner une ou deux toutes les heures. Les quatre ou cinq premières heures, on ne donne que la moitié de la dose.

Le zinc, qui, sous le rapport de ses effets sédatifs, a beaucoup d'analogie avec l'opium, est un médicament précieux pour calmer

les douleurs de dent, et un excellent moyen dans les ophthalmies et l'érysipèle de la tête, lorsque celui-ci atteint un haut degré et se trouve lié à une fièvre violente et à des rêvasseries, et que de larges ampoules se développent sur la peau de la tête (il en résulte parfois du délire). Pendant le délire, il faut le donner toutes les heures et réveiller le malade au besoin. Le zinc est le seul remède qui enraie vite cet affreux mal, et en vingt-quatre heures, ses effets se manifestent. (Il est ici question de l'érysipèle qui se présente comme souffrance primitive des parties extérieures. Dans les érysipèles d'origine gastrique, on doit naturellement donner les anti-gastriques.)

Le zinc est salutaire encore dans des douleurs de tête très-intenses, dans certains cas d'ostalgie profonde. L'expérience apprend qu'il y a quatre affections douloureuses de la tête, qui, de leur remède, prennent le nom d'*affections à tabac, à stramoine, à argent,* et *à zinc.*

Le zinc est salutaire dans la *goutte,* les *rhumatismes,* les *névralgies,* surtout dans la *sciatique,* dans les *douleurs de reins* très-analogues à la *sciatique* et se transformant souvent en cette névralgie.

Lorsque le délire continu ou le coma indiquent le transport de la maladie sur le cerveau, le zinc apaise le délire et enlève le mal en deux ou trois jours. Dans les accidents comateux, dans lesquels les souffrances du cerveau jettent facilement, le zinc est encore un bon moyen.

REMÈDES DES ORGANES EXTERNES.

1° DES TISANES AMÈRES ET AROMATIQUES.

On se sert de ményanthe, auquel on peut ajouter du gaïac et du sassafras. Par les boissons amères, aromatiques, on voit souvent survenir des éruptions dartreuses.

2° SOUS-CARBONATE DE SOUDE AVEC DE LA GRAISSE.

1 gramme 20 centigrammes de carbonate de soude, et axonge, 16 grammes. On frictionne doucement la peau, après avoir fait tomber les croûtes dans les éruptions dartreuses.

3° EAU DE CHAUX.

A l'intérieur avec du lait, contre la teigne des enfants. Il guérit d'abord l'éruption; puis son usage continué avec persévérance fait disparaître les glandes du cou.

4° CARBONATE DE MAGNÉSIE.

Dans les dartres, quand beaucoup d'autres moyens font défaut. On laisse les croûtes tomber; on saupoudre tout le pourtour de l'endroit malade avec de la magnésie carbonatée, et on l'étale doucement avec le doigt. On continue cela tous les jours, de telle façon que l'enlèvement des croûtes précède toujours les frictions; les croûtes deviennent plus minces et finissent par ne plus se reproduire.

5° SOLUTION DE SUBLIMÉ.

Dans la *gale*. On se lave avec une solution de sublimé et de l'ammoniaque, 2 grammes de chaque pour 500 grammes d'eau.

6° SOUFRE.

Dans la *gale* et dans d'autres éruptions où d'autres moyens échouent. On peut frotter comme il faut le côté interne d'une chemise avec le soufre sublimé; le malade la mettra; il portera des gants de fil. On saupoudrera tous les jours les points ulcérés avec du soufre précipité.

7° MARJOLAINE.

Dans les inflammations chroniques de la peau. On l'applique enveloppée ou non dans un linge. Le genre d'inflammation, son siége, fixent le genre de traitement.

8° POUDRE CONTRE L'ÉRYSIPÈLE.

Dans les éruptions cutanées chroniques, dans les inflammations de la peau des pieds où l'on a employé en vain d'autres moyens, on réussit souvent en saupoudrant avec de la poudre de rose.

9° EAU D'AMANDES AMÈRES.

On donne l'eau distillée sans esprit-de-vin pour apaiser certaines inflammations de la peau très-douloureuses.

10° PLOMB ET MERCURE.

Précipité blanc, 4 gr.; acétate de plomb et axonge, ãã 16 gr.; dans les inflammations chroniques de la peau et aussi dans les dartres et ulcères rebelles.

11° ACÉTATE DE ZINC.

Dans les inflammations de la peau. Il est assez remarquable qu'il améliore plus que les mercuriaux les chancres vénériens; on le donne alors à une dose plus forte que pour les inflammations de la peau. 1 gramme 20 centigrammes pour 30 grammes d'eau est la solution ordinaire.

12° DISSOLUTION DE SEL MARIN.

Contre les dartres, alors que le mercure et le chlorure de calcium ont manqué le but.

REMÈDES CONTRE LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

MÉLANGE DE CHINOÏDINE ET DE QUININE.

Ce mélange a un grand avantage sur l'écorce usuelle et sur la quinine. On donne quatre fois par jour 50 gouttes du mélange suivant : chinoïdine, 4 grammes; sulfate de quinine, 0,50 centigram.; alcool, 60 grammes. Le meilleur moyen de prendre ces gouttes est de les compter sur une cuiller à thé pleine de sucre pulvérisé, le malade avale ensuite une gorgée d'eau; ou bien on met ce sucre amer dans du pain à chanter. Ce mélange est le meilleur remède dans toutes les fièvres intermittentes connues. Le malade le prend les bons comme les mauvais jours. Dans les derniers jours, on ne doit administrer les gouttes que longtemps avant ou après la fièvre.

REMÈDES CONTRE LES FURONCLES.

CHLORURE DE CALCIUM.

Il résout les furoncles et guérit ceux qui se sont ouverts; on mouille un bon morceau de toile avec une solution de chlorure de chaux pour 500 grammes d'eau, et on en couvre le furoncle tant que l'induration s'étend.

REMÈDES DES MUSCLES.

1° ARNICA MONTANA.

Dans les douleurs musculaires locales fixes.

2° FEUILLES DE FRÊNE.

On fait prendre de temps en temps dans la journée l'infusion de 32 grammes de feuilles de frêne pour une quantité suffisante d'eau chaude. Dans les douleurs musculaires et dans le rhumatisme des enveloppes du crâne, ce moyen est excellent.

3° SEL DE GLAUBER.

Soixante-quatre grammes dans 1 litre d'eau, une tasse toutes les heures ou les deux heures, jusqu'à ce qu'on ait obtenu trois ou quatre évacuations par jour. Dans les mouvements involontaires qui tiennent à une souffrance primitive du système musculaire, l'amélioration est rapide.

4° IODE.

Souvent très-avantageux dans les affections douloureuses des muscles.

5° NOIX VOMIQUE.

C'est un moyen extraordinairement bon dans les rhumatismes localisés. On frotte le membre douloureux avec un mélange de teinture de noix vomique et d'esprit de savon; on répète ces frictions tous les matins.

6° CHLORURE DE CHAUX.

Dans les sueurs profuses nocturnes et diurnes, on donne cinq fois par jour, dans une demi-tasse d'eau, 15 gouttes d'une solution de chlorure de calcium, une partie, pour eau distillée, deux parties.

Tels sont en somme, dans ces limites restreintes, les principaux points de cette école nouvelle de thérapeutique, qui, à part son étrangeté de langage, a, sous plus d'un rapport, une haute portée pour le thérapeutiste. Celui-ci sera frappé comme nous de ces vérités pratiques, qui seules peuvent luire aux yeux de celui qui emploie des *médicaments* et en sait observer scrupuleusement l'effet. Pour ceux dont la conscience de médecin est satisfaite, lorsqu'ils n'ont rien administré, qui semblent tout attendre du hasard, et ne réfléchissent pas qu'il est mal d'en imposer aux autres en exerçant une profession à laquelle on ne croit pas, pour ceux-là, dis-je, Rademacher et ses bizarres médications apparaîtront sous un aspect tout différent. Aussi, bien que ces travaux soient, de l'avis de tout le monde, très-ingénieux, ils n'en ont pas moins fait deux camps en Allemagne. Même pour ceux qui ne partagent pas toutes les idées de Rademacher (et nous sommes du nombre), le vieux praticien devra être loué pour n'avoir pas emporté avec lui dans la tombe les résultats de sa longue expérience ; car, malgré tout ce qu'on a pu en dire, les médicaments seront toujours le refuge du médecin au moment du danger (1).

---

(1) Il y a quelques mois à peine, conjointement avec M. le professeur Chomel, j'avais donné mes soins à un enfant de onze ans atteint d'un étranglement intestinal. Nous eûmes le bonheur de le conserver; mais un vomissement fatigant persistait encore quelques jours après, et affaiblissait le malade, en dépit de tous les remèdes énergiques employés jusqu'alors. Je me rappelai que Rademacher avait préconisé dans ces cas la teinture d'iode; j'en donnai 10 gouttes toutes les demi-heures, et dès la seconde dose, le vomissement cessait comme par enchantement. Mon ami et collègue M. le Dr Schuster, le seul, à ce que je sache, des médecins parisiens, qui emploie avec moi les remèdes de Rademacher, a enregistré de nombreux succès par cette thérapeutique.

EXPÉRIMENTATION DES MÉDICAMENTS.

Les médicaments de l'école de Rademacher sont aujourd'hui du domaine public; ils sont entrés dans la thérapeutique allemande, et maint grand praticien, qui raillait encore hier l'originalité du vieux médecin de campague, préconise et embrasse avec ardeur le moyen qu'il a proposé. Mais il y a en Allemagne une tendance thérapeutique plus scientifique et qui répond mieux aux exigences de notre temps, c'est celle qui cherche à connaître l'effet des médicaments sur l'homme sain et sur l'homme malade.

Nous nous plaisons à faire apprécier ces tendances dans les travaux si précieux de Krahmer et de Mayerhofer dont nous rapprocherons les expériences si intéressantes du Dr Böcker (1), un des partisans de la doctrine des mues.

Voici ce que nous apprend ce savant médecin à cet égard.

MÉDICAMENTS ALIMENTAIRES.

Le *sucre blanc* (sucre de canne) diminue les principes solides de l'urine et nommément les sels phosphatiques; il diminue aussi l'exhalation d'acide carbonique et d'eau à travers le poumon; c'est une substance qui allanguit le travail formateur des os, qui peut-être empêche les mues du plasma, de même que les mues des corpuscules

(1) *Beitrage zur Heilkunde*, von F. W. Böcker; Crefeld, 1849.

sanguins et spécialement la mue des os. Cette action du sucre explique l'importance du sucre de lait dans la nourriture des enfants à la mamelle; puisqu'il modifie ainsi tous les échanges, qu'entre autres il modère l'excrétion du phosphate terreux, il favorise les formations dentaires.

Comme moyen médicamenteux, le sucre sera donc principalement recommandé : 1° dans la maladie scrofuleuse, en tant que celle-ci est une maladie, suite de privations, qu'elle survient par défaut de nourriture, par la formation d'une graisse et d'une albumine altérées, et dans laquelle la formation d'un sang cru marche parallèlement à une mue précipitée; 2° dans la chlorose, qui a également pour condition un excès dans la mue; 3° contre le ramollissement des os, rachitisme qui tient souvent à un manque de sels phosphatiques dans le lait de la mère, et qui sera souvent heureusement traité par le phosphate de chaux. Le sucre doit agir indirectement d'une façon analogue à l'ingestion directe du phosphate de chaux.

Le *café* modifie la sécrétion des matériaux solides de l'urine, à l'exception des sels phosphatiques, il modifie l'exhalation d'acide carbonique et de l'eau à travers le poumon; au contraire, les matériaux solides du sang augmentent par l'usage du café; le sang devient plus mélanique; d'où il suit que le café est un moyen d'empêcher la mue comme effet primitif. On peut juger par ses autres effets symptomatiques que le café a un rapport très-important avec les parties antérieures du cerveau, organes de la pensée; et qu'il peut survenir, à titre de réaction de toute l'économie, diverses actions secondaires tantôt vers l'estomac et les intestins, tantôt vers la peau, tantôt vers les organes du mouvement. Le café est, dans nos rapports sociaux, un moyen de jouissance dont on ne peut se passer : « consolation du pauvre (principalement en Allemagne), il constitue un fléau pour le riche. » *Nécessaire* là où la nourriture ne procure pas à l'organisme la quantité de substances nutritives indispensables à la réparation de ce dernier, parce que les mutations organiques y sont languissantes;

utile aux femmes qui allaitent (surtout parmi les prolétaires), parce qu'il est un moyen secourable pour leur organisme, et qu'il les rend capables de sécréter suffisamment du lait; *nuisible*, au contraire, aux accouchées, parce qu'elles se trouvent dans un état de mue générale, et chez les femmes pendant la menstruation en général, parce que cette fonction a justement pour but une mue du sang; il est de plus *désavantageux* partout où (comme dans la haute société surtout) les corps sont disposés à une stagnation des mues; alors, par les obstacles continuels qu'il apporte aux mues, il engendre les rhumatismes, les catarrhes, les inflammations, les hémorrhoïdes, l'hypochondrie, l'hystérie.

Le café peut être un moyen médicamenteux : 1° dans la convalescence de longues maladies; il empêche, dans ces cas, les mues excessives, et consolide les formations nouvelles; 2° dans les maladies venant de mues précipitées : pâles couleurs, forts vomissements, diarrhées excessives, etc.; 3° dans les faibles douleurs de l'accouchement, lorsque celles-ci, comme il arrive souvent, tiennent à la mélanosité du sang; 4° dans l'aménorrhée, lorsque la crudité du sang et la mortalité trop rapide de ses globules en sont la cause.

L'*esprit-de-vin*, pris intérieurement, diminue la sécrétion de toutes les matières solides de l'urine, allanguit par suite la mue de toutes ces formations dont le produit serait rejeté au dehors à l'état de matière urinaire. Les poumons séparent peu d'acide carbonique. Le sang (l'expérience a été faite sur cinq buveurs d'alcool, âgés et malades) devient par l'usage de l'esprit-de-vin plus mélanique; il rougit moins à l'air et contient beaucoup de corpuscules sanguins nuageux. La quantité des substances fixes du sang, chez les sujets de l'expérience, était diminuée. Si l'on en croit l'auteur, ce serait la suite du trouble dans le rajeunissement du sang amené par la stagnation continuelle de la mue, car sans cela une augmentation des substances solides du plasma aurait dû répondre à une diminution de sécrétion des substances solides de l'urine.

L'alcool est donc une substance qui allanguit le travail de mue de

toutes les parties du corps. D'après les recherches de M. Flourens sur l'effet de l'alcool sur les mouvements des oiseaux, et d'après les phénomènes de l'ivresse chez l'homme, l'auteur cherche à établir que ce moyen (qui empêche la mue) a des rapports importants avec les parties moyennes et postérieures du cerveau, et avec la moelle épinière et la moelle allongée. Tous les autres effets symptomatiques sont des effets secondaires de cet effet fondamental et primitif; ce sont en partie des réactions que l'alcool provoque beaucoup plus vite et plus fortement que le café.

L'altération du foie, si fréquente chez les buveurs (cirrhose), est regardée par l'auteur comme une sorte de fusion des formations nouvelles du plasma avec les résidus stagnants de la mue. Les hémorrhoïdes, aussi bien que les maladies du poumon, des reins ou du cerveau, après l'usage prolongé de l'alcool, s'expliquent facilement par l'effet fondamental de l'alcool, c'est-à-dire par l'empêchement de la mue.

Comme moyen diététique, l'alcool est recommandé par l'auteur, dans les cas où la régénération du corps et surtout celle des organes moteurs se font trop vite, et principalement pour les classes du peuple dont le travail est excessif et la nourriture insuffisante; dans des cas où sans cela se développeraient des maladies, suite de privation; ensuite, dans des états de mue violente (vomissements, diarrhées); pour les poëtes et les théologiens, qui, à ce qu'on dit, souffrent de transformations excessives des parties moyennes du cerveau (*phantasia*).

Le principe des sociétés de tempérance est regardé comme faux, et le meilleur moyen d'extirper le vice de la boisson serait de procurer une nourriture saine et suffisante.

L'effet antidotique du café, dans l'ivresse alcoolique, tient à ce que le café empêche surtout les mues dans les parties postérieures du cerveau, et qu'il y a ainsi une distribution de sang et une révulsion pour les parties moyennes et postérieures du cerveau malades par

les effets de l'alcool. Le sucre calme les douleurs qui suivent l'ivresse alcoolique, de même que l'alcool lui-même, en faisant disparaître une réaction fâcheuse commencée.

Comme médicament, l'alcool convient à peu près dans les mêmes cas que le café ; comme moyen d'accélérer les douleurs de l'enfantement, il est inférieur au café, dont l'effet dure plus longtemps et s'étend moins sur les organes qui commandent le mouvement, excepté quand il y a épuisement absolu ; cas où l'alcool est préférable.

Le vin. — Le vin blanc du Rhin (Niersteiner). L'usage d'une bouteille et demie ou de trois bouteilles par jour produit une très-grande excrétion de matériaux solides de l'urine (outre les sels insolubles dans l'eau), et une diminution de l'exhalation d'acide carbonique et d'eau à travers le poumon. Par l'usage du vin rouge (Walportzheimer), la quantité des substances solides de l'urine croît également, à l'exception cependant de la matière de l'urine et des sels insolubles, tandis que l'exhalation d'acide carbonique dans le poumon diminue d'une manière très-importante, comme avec le Niersteiner.

On voit d'après cela que le vin, d'une part, empêche les mues (exhalation pulmonaire) comme l'alcool, et paraît encore empêcher surtout les mues osseuses (diminution des sels insolubles de l'urine), et que d'autre part, il favorise les mues (sécrétion rénale), à cause des autres matières qu'il contient en même temps que l'alcool, telles que l'eau et les sels.

Le vin convient de préférence, comme usage, aux riches et aux gens aisés, non-seulement à cause du prix, mais aussi parce qu'il entrave moins les mutations organiques que l'alcool, parce qu'il ne fait pas si bien cesser que ce dernier le besoin de nourriture chez le pauvre, et qu'il demande un bon repas.

L'auteur trouve l'usage de boire du vin, à certains moments du jour, de même que l'usage du café à des temps marqués, fondé sur

l'augmentation de l'exhalation d'acide carbonique aux heures correspondantes du jour.

Il est avantageux pour toute personne bien portante de prendre du vin rarement, mais en quantité assez forte ; car il excite les réactions du corps.

Comme médicament, le vin convient : 1° aux chlorotiques et aux scrofuleux (surtout les vins rouges et contenant beaucoup d'alcool), 2° aux convalescents, 3° dans les maladies dues aux stases des mues et jointes à des réactions lentes (fièvres asthéniques) ; 4° dans les faiblesses, douleurs, un peu avant la fin de l'accouchement.

MÉDICAMENTS (PROPREMENT DITS).

La *racine de sénéga* (15 à 45 grammes en décoction, 8 à 12 grammes en poudre par jour) n'exerce sur la sécrétion urinaire qu'une faible influence ; elle ne retient cependant en aucune façon les substances de l'urine; mais elle augmente à un faible degré la séparation des sels fixes de l'urine, en général, celle de l'acide urique, de l'acide de l'urine, des phosphates terreux, des sels volatils et des matières extractives de préférence. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'après la cessation de l'usage du sénéga, la quantité des matières azotées de l'urine diminuait, tandis que les autres matières se tenaient à peu près au même niveau.

L'exhalation d'acide carbonique par le poumon augmente, dans tous les cas, d'une manière importante. L'auteur conclut de ses expériences que l'inspiration est plus grande, et que la quantité d'air expiré en une minute, après l'usage du sénéga, est augmentée; d'où il suit que les mouvements du thorax deviennent plus grands, que le poumon est plus plein d'air, et que les plus fines vésicules en sont aussi remplies. La diminution du pouls, après l'emploi de ce remède,

n'est pas sans importance; il y a là une simultanéité de diminution du pouls, et d'augmentation de l'acide carbonique, qui s'accordent parfaitement avec les expériences faites sur le soufre doré, où les mêmes phénomènes se présentent, tandis qu'avec le sucre et l'alcool, le pouls augmente et l'acide carbonique diminue. Ce sont donc, en somme, les poumons qui subissent le plus l'influence du sénéga.

Il résulte des recherches sur le sang (chez les malades), que les matériaux solides du sang, contenant du cruor, comme ceux du sérum en général, sont diminués; que la coloration rouge du sang à l'air devient plus complète, et que la quantité des corpuscules du sang nuageux devient moindre.

En outre, l'auteur fait remarquer, pour les expériences faites sur lui-même en bonne santé, que pendant l'usage du sénéga, il y avait une irritation et une supersécrétion muqueuse des bronches, du conduit aérien, du nez et de la conjonctive, comme aussi (par de hautes doses) une tendance à l'augmentation des évacuations intestinales.

Le sénéga sera donc regardé comme un moyen de provoquer la mue des corpuscules sanguins, quant à son effet primitif; son effet secondaire s'étend constamment à la muqueuse pulmonaire.

En général, ce moyen trouve son indication dans des affections du sang, surtout mélaniques, où la régénération des corpuscules sanguins est empêchée, et où, par conséquent, il y a un arrêt dans leur mue, et où cet arrêt ne s'est propagé qu'à un faible degré sur le plasma du sang, de manière que l'arrêt de la vie du plasma peut être compensé par une mue augmentée des muqueuses, dans certains cas d'inflammation du poumon, dans des maladies éruptives, où en même temps les voies respiratoires sont affectées, dans certaines hydropisies et dans certaines irrégularités de la menstruation.

La forme d'administration la plus convenable est la décoction et une quantité de 15 à 70 grammes pour 180 à 200 grammes de colature; toutes les deux heures, une cuillerée chez les adultes.

Le *soufre doré* (70 centigrammes à 2 grammes) produit une aug-

mentation de séparation de toutes les substances fixes de l'urine ; on en peut conclure que les organes et les tissus, qui, s'ils cessent de vivre, seront rejetés de l'urine comme matériaux de mue, se changeront plus vite après l'usage intérieur du soufre doré, et mueront plus fortement.

De même l'exhalation de l'acide carbonique à travers le poumon sera augmentée d'une manière absolue et relative, ce qui est démontré par une forte mue des corpuscules sanguins.

La diminution des matériaux solides du sang, constatée par trois analyses doubles du sang de trois malades traités par le soufre doré, sert à confirmer l'argumentation de la mue du plasma, démontrée par des recherches sur l'urine. La coloration plus rouge du caillot à l'air, et le résultat microscopique de la disparition presque complète des corpuscules sanguins nuagés après l'emploi du soufre doré, prouvent à la fois que ce médicament, en détruisant les corpuscules du sang mélanosés, incapable de respirer, rend le sang capable d'une expiration plus forte d'acide carbonique, et par conséquent d'une absorption plus abondante d'oxygène ; enfin, que le remède accélère fortement la mue des corpuscules sanguins.

Le soufre doré devrait être regardé comme un moyen de provoquer la mue du plasma, ainsi que des corpuscules sanguins ; mais l'auteur, pendant l'usage du soufre doré, gagna, au milieu d'une excellente santé, une affection catarrhale avec augmentation de sécrétion muqueuse dans la gorge et dans le nez ; aussi tient-il compte de l'opinion de tous les pharmacologues sur les rapports spéciaux de ce moyen avec les muqueuses, nommément la muqueuse des organes respiratoires.

Pour l'emploi thérapeutique du soufre doré, on établit comme règle première et capitale cette proposition : « Le soufre doré est très-salutaire contre les arrêts de mue sanguine du plasma, aussi bien que des corpuscules sanguins. »

Le *sel ammoniac* (de 12 à 15 gr. par jour) augmente, chez les gens sains, la quantité de l'urine et les matériaux solides de celle-ci, en

particulier l'acide urique et les sels volatils; il excite les sécrétions des muqueuses, principalement des muqueuses respiratoires et digestives (expérience de l'auteur sur lui-même en état de santé), et augmente vraisemblablement les exhalations cutanées, tous phénomènes d'augmentation de mue du plasma. La diminution des principes solides du sang, qui résulte des doubles analyses du sang chez un malade traité par le sel ammoniac, montre d'un autre côté les mutations du plasma du sang augmentées par le sel ammoniac.

L'exhalation d'acide carbonique du poumon augmente, au commencement de l'usage du sel ammoniac, tombe plus tard au-dessous de l'état normal, et augmente de nouveau après la suspension de ce moyen.

Cela amène l'auteur à admettre, en ce qui regarde la mue des corpuscules sanguins, deux périodes d'effet du sel ammoniac: dans la première, la mue des corpuscules du poumon est faiblement augmentée, tandis qu'elle est tout à fait diminuée dans la dernière.

Les recherches sur le sang (dans l'état de maladie) sont d'accord avec la proposition précédente, en ce sens que, pour certains malades, la coloration en rouge du caillot, après l'usage du sel ammoniac, paraît plus complète, et que la quantité des corpuscules sanguins nuagés est diminuée, tandis que pour d'autres on observe l'inverse.

L'effet primitif du sel ammoniac consiste par conséquent en une augmentation de la mue du plasma, laquelle se localise constamment d'abord dans la muqueuse digestive, souvent aussi dans celle des organes génito-urinaires.

L'augmentation de la mue des corpuscules sanguins dans les poumons est déclarée effet secondaire; c'est pour cela qu'elle se transforme en effet inverse par l'usage continué du remède, parce que l'autre action de la mue des corpuscules sanguins, savoir celle qui a lieu dans le foie, ne marche pas de front avec cette action de mue dans les poumons, parce qu'enfin les corpuscules sanguins privés

de la vie restent dans le sang et empêchent plus tard la mue des poumons.

Des stagnations dans la mue du plasma forment l'indication générale de l'emploi thérapeutique du sel ammoniac, comme celles de la mue des corpuscules sanguins forment l'indication du sénéga, et des stagnations simultanées de la mue du plasma et des corpuscules sanguins forment l'indication du soufre doré.

Le *colchique d'automne* (tinct. sem. colch., 1 drachme par jour) a peu d'influence (en santé) sur la sécrétion de l'urine; la diminution observée dans les matériaux solides de l'urine ne doit être attribuée qu'à l'augmentation des évacuations alvines. Les poumons exhalaient, au commencement des expériences, un peu plus d'acide carbonique, mais beaucoup moins par l'usage continué du colchique; et même, deux jours après la suppression du remède, l'acide carbonique diminua.

L'analyse chimique du sang montra, chez la plupart des sujets, une diminution des matériaux solides du sang défibriné et du sérum. Le caillot se colorait plus complétement, et le microscope offrait une diminution des corpuscules sanguins nuagés. Parmi d'autres phénomènes de l'effet du remède (sur lui-même), l'auteur note surtout l'augmentation de l'exhalation cutanée (principalement la sécrétion cutanée de l'acide carbonique), l'augmentation des évacuations, et celle surtout de la sécrétion biliaire.

L'auteur arrive à ce résultat, que le colchique est un moyen général de mue, dont l'effet primitif se manifeste d'abord dans l'augmentation de la mue des corpuscules sanguins et dans la mue de l'intestin et du foie. Il distingue deux périodes d'effets, et caractérise la première par des mues simultanées du poumon, de la peau, de l'intestin, du foie, et quelquefois aussi des reins; il caractérise la seconde par une mue isolée du foie et de l'intestin, qui retarde celle du poumon.

En ce qui concerne les indications thérapeutiques, l'auteur regrette de ne pouvoir fournir que peu de données, parce que la pa-

thologie spéciale, d'après le principe organique de la régénération, exige encore de grandes études.

Il établit, comme indication générale, des stagnations de mues, dans lesquelles les substances de mue sont mûres pour être rejetées, mais qui ne le sont pas complétement, à cause de l'inaction des organes sécréteurs.

La *belladone* (ext. h. b. rec. de 4 à 7 centigr. par jour) donne (en santé), par rapport à la sécrétion de l'urine, le résultat suivant: l'urine s'enrichit de matériaux solides en général, de mucus, de sels volatils et de substances extractives, etc., et elle devient plus pauvre en acide urique et en sels solides:

L'air exhalé par les poumons est, au commencement, relativement plus riche en acide carbonique; puis ce dernier tombe audessous de la normale, et monte immédiatement après la cessation du remède.

Les recherches sur le sang donnent pour résultat, chez la plupart des malades traités par la belladone, la diminution des substances solides du plasma (sérum et tissu fibrineux), ce qui, avec le résultat des recherches sur l'urine, doit prouver une augmentation de la mue du plasma.

Le caillot fit voir (sauf un cas) une coloration plus complète après l'usage des remèdes, et le microscope démontra une diminution des corpuscules sanguins nuagés, là où ceux-ci se trouvaient augmentés. D'où l'on devrait conclure à une augmentation de la mue des corpuscules sanguins, d'accord avec l'exhalation d'acide carbonique au début.

En tenant compte des autres symptômes nombreux que l'auteur observait sur lui-même, et parmi lesquels, après les altérations de l'organe de la vue et des organes de la déglutition, l'affection des glandes salivaires, et les phénomènes gastro-bilieux, étaient les plus marquants, on devrait regarder la belladone comme un moyen général de mue, qui exerce son effet primitif sur le sang, d'abord sur les corpuscules sanguins, puis sur le plasma. Parmi les effets secon-

daires qui se manifestent dans divers organes, celui qui a lieu sur le cerveau (surtout sur les nerfs de la vue) est le plus constant; puis viennent les effets sur les organes de la déglutition, sur les glandes salivaires, sur la peau et autre part.

L'auteur signale deux propriétés de la belladone, importantes au point de vue thérapeutique : 1° il y a facilement des réactions qui peuvent se transformer en maladie (inflammation de la muqueuse des organes de la déglutition, et aussi, d'après M. Orfila, de la muqueuse digestive); 2° pas un seul organe d'excrétion n'est porté par le remède à des exagérations de sécrétion (différence essentielle entre elle et le colchique).

L'indication générale de la belladone est dans des maladies fondées sur une stagnation de la mue des corpuscules sanguins, et où cette stagnation s'étend au plasma et à ceux des organes qui sont atteints par le remède, etc.

L'*émétique*, employé longtemps à une dose qui ne fait pas vomir, amène à sa suite une diminution sans importance des matériaux solides de l'urine (à l'exception de l'acide et des sels fixes). Mais, comme par suite de la diminution d'appétit (on n'avait pris qu'un tiers de la quantité ordinaire des aliments), l'auteur pense pouvoir admettre que par ce remède, les mues de ces particules qui passent dans l'urine sont augmentées; ce que les observations de Mayerhofer montrent déjà pour l'albuminurie, qui suit le tartre stibié (mue de sang cru).

L'exhalation d'acide carbonique par le poumon augmente par l'usage de l'émétique, d'une manière constante, et diminue de nouveau après la cessation du remède.

Chez certaines personnes traitées par l'émétique, l'analyse chimique du sang démontre une diminution des matériaux solides. La couleur rouge du caillot (à une exception près) était plus complète, et les corpuscules sanguins nuagés, diminués de nombre. Parmi les autres phénomènes, l'auteur a noté une irritation de la muqueuse respiratoire.

Le remède doit donc être regardé comme un moyen général de mue, agissant de préférence sur la mue des corpuscules sanguins, et spécialement sur la muqueuse stomacale. Une propriété de son action serait de rappeler promptement, et vers divers organes, l'expectoration, sans maturité préalable, des produits de mue.

Il est impossssible de donner des indications plus spéciales, à cause de la complète pénurie de la pathologie à cet égard.

Le *soufre* (fleurs de soufre) augmente en masse les matériaux solides de l'urine, principalement l'acide urique et l'acide de l'urine. Sous l'influence de faibles doses, les poumons, du moins au commencement, séparent plus d'acide carbonique ; au contraire, de grandes doses et un plus long usage font diminuer l'acide carbonique.

Après l'usage du soufre, les principes solides du sang sont diminués chez la plupart des malades : les corpuscules sanguins mélanosés sont tantôt (par de faibles doses) diminués, tantôt (par de hautes doses) augmentés ; suivant ces conditions, la coloration rouge du caillot diffère.

L'auteur ajoute l'explication suivante : Par de fortes doses, la mue des corpuscules sanguins dans le foie est considérablement augmentée ; ce que démontre l'augmentation de la sécrétion biliaire (vomissements et diarrhée bilieux). Or une partie des corpuscules normaux est préparée pour la dissolution, mais n'est pas assez vite éliminée par le foie ; par conséquent, il y a une accumulation, dans la masse du sang, de corpuscules mélanosés qui empêchent la respiration. Hors cela, toutes les sécrétions et les excrétions, surtout celles des muqueuses et de la peau, sont activées par le soufre ; cependant l'auteur regarde, en général, l'effet de mue comme faible.

Par conséquent le remède compte parmi les moyens généraux de mue qui n'ont pas de rapport avec un système ou un organe particulier, et il est placé parmi les médicaments qui n'accélèrent que faiblement la mue.

Le soufre et le soufre doré agissent d'une manière très-analogue, excepté que ce dernier concentre son effet sur le système des muqueuses, et qu'il provoque plus volontiers l'expectoration.

Le soufre et la belladone, très-analogues par leur effet fondamental, diffèrent surtout en ce que cette dernière affecte promptement des organes isolés et des parties du système nerveux, ce que le soufre ne fait pas.

Le soufre et l'alcool (d'après Mitscherlich, faisant partie de la même classe, *excitantia*) sont opposés dans leur effet fondamental; ils agissent en apparence d'une manière analogue.

Le contraste entre le soufre et le sucre est plus étonnant; car le premier accélère la mue, à égale mesure, dans tous les systèmes et dans tous les organes, tandis que le sucre l'empêche de la même manière.

Les règles pour l'emploi thérapeutique du soufre ressortiraient facilement de l'analyse de l'effet du remède, si les maladies qu'il faut guérir étaient reconnues.

Acétate de potasse. Les nombreuses recherches faites sur l'urine sont presque sans résultats, parce que l'urine devient alcaline immédiatement après l'usage du remède, et qu'elle se trouve par conséquent en voie de décomposition. Les phosphates terreux sont diminués d'une façon notable. L'acide urique n'est pas considérablement diminué, malgré la formation constante de carbonate acide d'ammoniaque. L'exhalation d'acide carbonique par les poumons augmente peu à peu, mais d'une manière constante, et particulièrement encore quelques jours après la suspension du remède, phénomène qui s'accorde avec la diminution des corpuscules sanguins nuagés constatés par les recherches microscopiques.

L'analyse chimique du sang démontrait, dans 4 cas de maladie sur 5, une diminution des substances solides du sang, contenant son cruor et du sérum. Le cas d'exception s'explique (à ce que l'auteur prétend) par la mort (anabiose) du sang.

Par conséquent l'acétate de potasse doit être considéré comme un

remède qui active la mue ; pour le classer plus spécialement, et pour l'emploi thérapeutique, des recherches ultérieures sont nécessaires.

Voilà certes des recherches intéressantes, mais, jusqu'à ce jour, sans fruit au lit du malade. Espérons que de si beaux travaux marqueront le commencement (1) de recherches qui aboutiront à une thérapie positive.

MÉTHODE DE THÉRAPEUTIQUE SPÉCIFIQUE.

Nous donnons, pour faire connaître l'état de cette école en Allemagne, le jugement suivant, tiré d'un discours prononcé à l'Institut médico-chirurgical royal de Prusse, le 2 août 1848, par le Dr Löffler :

« Les *spécifistes* sont d'origine hahnemanienne, mais ils rendent hommage à la nouvelle science physiologique ; ils avouent ses victoires et aident même à ses conquêtes. Ils se sont séparés, pour cela, des homœopathes, qui persistent dans le désaveu des vérités fondamentales de la médecine. Les spécifistes se sont dégagés des exagérations de la mystique homœopathie ; ils donnent des préparations médicamenteuses puissantes, qui ont trouvé accueil général, à cause de leur pureté et de leur homogénéité, et à des *doses* dont l'effet ne peut être douteux. Les *spécifistes*, et c'est là leur *véritable mérite*, sont *expérimentateurs* infatigables des médicaments ; *malheureusement* ils tiennent au principe de *similia*, et par cela même ils sont en contradiction avec la saine physiologie, que pourtant ils adoptent, et qui a une réelle importance, puisqu'elle apprend au praticien à rechercher, derrière les symptômes, le travail morbide. Le

---

(1) Comme continuation de ses travaux, Böcker donne dans le journal *Zeitschrift für Erfahrungsheilkunst*, 1851, des recherches précieuses sur l'*opium*.

principe de *similia* forcera toujours de ne s'arrêter que devant les symptômes » (1).

HYDROTHÉRAPIE.

L'hydrothérapie est un moyen curatif qui est appliqué souvent en Allemagne ; mais ce n'est plus une panacée contre toutes les maladies, c'est une médication utile entre les mains du praticien ; c'est souvent encore un dernier refuge après que toutes les ressources de la médecine rationnelle ont été épuisées sans succès. L'Allemagne a vu s'établir, pour les besoins de la médication hydrothérapique, un grand nombre d'établissements qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la situation géographique, pittoresque et hygiénique (2) ; mais, ce qui est peut-être plus encore, ces établissements sont conduits par des médecins instruits, munis de tous les moyens scientifiques que notre époque exige du praticien consommé. Les empiriques, en effet, font de plus en plus place aux hommes de science.

---

(1) Griesslich, *Handbuch der hom. oder specifischen Heilkunst*; Carlsruhe, 1848.

(2) L'année passée encore, pendant un court séjour dans la terre natale, j'ai eu occasion d'admirer l'établissement hydrothérapique du Dr Schneider, à Gleisweiler près Landau. Rien de plus beau, de plus agréable que ce séjour sur les montagnes, à quelques lieues de Strasbourg, près le Rhin.

CONCLUSION.

Les écoles et les doctrines, dont nous venons de donner l'esquisse rapide, ont-elles contribué au perfectionnement de l'art de guérir en Allemagne? ont-elles porté la science dans les rangs des simples praticiens? ont-elles fait jaillir la lumière là où planaient jadis l'obscurité et l'erreur? Oui, nous le prononçons avec conviction, les travaux remarquables de l'école de l'histoire de la nature, ceux si éminents de l'école de Vienne, les recherches intéressantes des doctrines de l'irritation spinale, la doctrine originale et philosophique des mues, les tendances thérapeutiques si utiles de l'école de Rademacher, les travaux des spécificistes, ceux des expérimentateurs des médicaments, les travaux spéciaux de toutes les écoles, ont produit sur l'esprit observateur et scrutateur des allemands une impression telle, que la direction des études et de la pratique est marquée dans l'état actuel de l'Allemagne médicale au cachet d'un éclectisme scientifique. Tout le monde a profité de ce que ces différentes écoles ont produit d'utile et de positif. Aussi le bon praticien de l'Allemagne (et chaque village en possède un) est muni de tout ce que la science a enseigné; il n'ignore rien des productions de son pays, et de plus, il faut lui reconnaître ce mérite: il est plus que partout ailleurs familier avec la médecine étrangère; les travaux des Andral, Bouillaud, des Chomel, Trousseau, Piorry, des Roux, des Velpeau, des Amusat, des Jobert, etc. etc., sont aussi bien connus dans le dernier bourg de l'Allemagne que dans la capitale de la France.

Le praticien éclectique sorti de l'école de Berlin ou de Vienne, de Heidelberg ou de Prague, n'emporte avec lui dans la pratique, quoiqu'il parle peut-être encore longtemps le langage de l'une ou de l'autre école, que ce qui est utile dans l'exercice de sa profession; c'est un mélange de toutes les écoles, de tous les systèmes, et si, dans les premières années de sa pratique, son esprit de disciple lui impose encore la réserve que n'a plus l'homme devenu libre dans

son action, la science acquise le forcera bientôt à marcher dans la voie de l'éclectisme rationnel ; les écueils de son école de prédilection, mieux que toute autre chose, lui enseigneront la valeur des doctrines auxquelles il était resté opposé, et il deviendra alors un praticien judicieux, loyal, bienfaisant et indépendant dans sa conscience et son savoir.

Journaux et Revues de Médecine publiées en Allemagne en 1852.

Zeitschrift (HENKÈS) *für Staatsarzneikunde*; Erlangen. (Journal pour la médecine légale.)

Zeitschrift für Erfahrungsheilkunst; Berlin. (Journal de thérapeutique.)

Zeitschrift für rationnelle Medizin; Heidelberg.

Zeitschrift für klinische Medizin; Breslau.

Zeitschrift für Psychiatrie; Berlin.

Zeitschrift der K. K. Gesellschaft der Aerzte in Wien. (Journal de la Société des médecins de Vienne.)

Zeitung, medizinische vom Verein für Heilkunde in Preussen; Berlin.

Zeitung, neue medizinische chirurgische (du Dr Ditterich); Munich.

Jahrbücher der Medizin (SCHMIDS); Leipzig.

Wochenschrift (CASPERS); Berlin.

Deutsche Klinik publié par le Dr GÖSCHEN; Berlin.

Rheinische Monatschrift für Aerzte; Cologne.

Medizinische Neuigkeiten; Erlangen. (Nouveautés en médecine.)

Vierteljahrsschrift für praktische Heilkunde; Prague.

Annalen der Charité in Berlin; Berlin.

Archiv für patholog. Anatomie; Berlin.

Archiv für Pathologie und Therapie; Hamm.

JANUS, *Magazin für Geschichte der Medizin*; Gotha. (Journal pour l'histoire de la médecine.)

Journal für Kinderkrankheiten; Leipzig. (Journal pour les maladies d'enfants.)

Analecten für Frauenkrankheiten; Leipzig. (Maladies des femmes.)

Allgemeine med. Centralzeitung; Berlin.
Canstadts, *klinische Rückblicke*; Erlangen.
Rückblike auf die Fortschritte der gesamt. Medizin von Behrend, etc., Erlangen.
Verhandlungen der physik.-Médiz. Gesellescha{ft}, in Würzburg.
Sachs, med. Almanach 1851; etc. etc.
